

mœbius¹⁶⁴

*Je découvre qu'on peut faire
du porno
durable*



Durable, la porno ?

Une porno qui rejoindrait notre volonté d'une sexualité saine ? Quitter les voies du mainstream, remodeler l'image pornographique sur le plan de l'idéal politique ?

La porno n'est pas le sexe. Elle est sa mauvaise conscience.

La Grande Machine pornographique. Sa durabilité nous tuera tous. Comme le vieux lapin de la pub, qui frappe éternellement sur son tambour.

La langue de la porno : le tag.

Les yeux, les doigts sautent de l'un à l'autre, les corps, s'y pendent comme des lianes express, une seconde, pas plus, passent de l'un à l'autre, pour le frisson de peut-être tomber dans la grande mare qui bout, qui remue obscurément dessous, hop hop hop, au-dessus de ce magma d'où sont projetés ces mots vivants. La reconnaissance d'un désir qu'on ne se connaissait pas : la direction unique du désir (en avant !) explose dans le kaléidoscope de la langue pornographique.

Carrefour de l'inimaginable : le Toi-insoupçonné se ramifie.

LA SEXUALITÉ DURE EST SOUPLE, SON ÉRECTION PLIE
MAIS NE CÈDE PAS, COMME LE ROSEAU ! LA SEXUALITÉ
QUI DURE SAIT CONTRACTER PUIS DÉTENDRE
SES ORIFICES ! FAITES RÉSONNER LA PEAU TENDUE
SUR VOS ORGANES TUMÉFIÉS, PETITS ET GRANDS,
TELS LES TAMBOURS SAUVAGES DE L'AMOUR !

La porno existe pour remédier à sa propre péremption.

Je découvre qu'on peut faire
du porno durable

Mœbius

N° 164

Hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

dirigé par Jeannot Clair et Clara Dupuis-Morency

Le thème est une phrase tirée de : Claire Richard, *Les chemins de désir*, Paris, Seuil, 2019.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-924781-24-1

ISBN PDF : 978-2-924781-25-8

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs et leurs autrices.

Mœbius

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal (Québec) H2J 1M6

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

Imprimé

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Société de développement des périodiques
culturels québécois (SODEP)

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bur. 716

Montréal (Québec) H3B 1A7

514 397-8669

info@sodep.qc.ca

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

DNM (Distribution du Nouveau-Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)

librairieduquebec.fr

33 1 43 54 50 24

Numérique

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

l i m i n a i r e

- 7 **Le dur désir de durer**
Jeannot Clair
et Clara Dupuis-Morency

f i c t i o n

- 15 **Les chiots**
Francis Paradis
- 21 **Ma Jinsaniyya**
Sanna
- 47 **À rebours**
Loïc Bourdeau
- 71 **La ville la plus élégante
d'Espagne**
Christine Monot
- 95 **Comment je suis devenue
cougar avant l'âge**
Virginie Fournier
- 105 **L'hygiène de la prostitution**
Léonore Brassard

p o é s i e

- 29 **Le palace blanc**
Pascale Bérubé
- 57 **L'épineuse question
du sexe**
Victor Bégin
- 61 **Prière du colibri
dans le typhon**
Monique Deland
- 89 **veaux-vaches-cochons**
mathieu hachebé

l e s y e u x f e r t i l e s

- 39 **Quand il n'y a pas de référent,
il y a immédiatement un
charme**
Laurence Pelletier
- 75 **L'homme fait l'amour
avec la chose**
Guylaine Massoutre

m a n i f e s t e s a v a n t l ' a u b e

- 111 **Chanter les silences**
Yara El-Ghadban

p e n s e r l a c r é a t i o n

- 119 **Une histoire de lecture et une idée de l'écriture**
Michaël Trahan

l e t t r e à u n é c r i v a i n v i v a n t ?

- 127 **Lettre vive**
Nathanaël

Le dur désir de durer

Citer, c'est toujours citer hors contexte, plus encore lorsqu'on découpe un titre dans la chair du texte ; Claire Richard, dans son essai-récit *Les chemins de désir*, passe par la découverte qui forme la citation-thème de notre numéro, plutôt qu'elle n'y arrive. C'est une étape dans le parcours narré avec simplicité de sa vie désirante. Avec cette belle lucidité de son livre (récent ; courez chez votre libraire indépendant·e) témoignant du développement inédit de la diffusion pornographique sur le Web depuis les années 1990. Après des années de consommation arbitraire, égoïste, elle s'est enflammée, prête à brûler ses désirs, pour la possibilité d'un porno durable... avant de devoir abandonner une telle piste pour assouvir de nouvelles pulsions. Loin de représenter un jugement définitif sur sa faisabilité, le revirement survient à la suite, disons, d'une expérience difficile de gestion de l'idéal. Puis-je être celle qui maintiendra toujours son univers fantasmatique dans les limites que la morale de mon époque a tracées ? (Il faut entendre résonner, sans cynisme, avec humilité et tremblements : de toute époque ?) Loin d'être un credo, un appel au ralliement, nous avons pensé cette citation comme une question ouverte.

D'autre part, cette phrase, ainsi découpée par notre prélèvement, et par ces échos dont la littérature a le secret, porte à relire différemment le « dur désir de durer » d'Éluard.

On considère un instant, au sens littéral, l'érection éternelle impossible.

La pornographie n'est pas le sujet de tous les textes que nous avons retenus, mais sa possibilité influe sur leur ton, leurs limites. Dès qu'on écrit sur le sexe, on doit se poser la question de la volonté qu'on a, consciente ou inconsciente, de susciter le désir. Nous avons aimé tout particulièrement les textes qui semblaient prendre ce problème à bras le corps. Non pas établir une distinction éthique préalable entre littérature-désir et perversion-porno, ou divertissement-porno. Mais demander : quelle différence, vraiment, entre le plaisir que je prends à écrire et le plaisir que prendra la personne qui lira ; y a-t-il contact réel ; peut-il ne pas y avoir fantasme de contact réel ; quelle différence, entre le plaisir légitime et le plaisir volé, imposé ?

Acheté ? La question de la transaction du désir nous a devancés, semble éternelle ; durable, pour le coup ! C'est un nœud éthique, au-delà des différentes lois et des rapports culturels fluctuants à sa mise en pratique. (En tout cas, on a payé les collaborateur·rice·s pour leur participation à ce numéro, quel est votre degré de satisfaction ?) Pornographie et prostitution, qui socialement demeurent un sujet délicat et pressant, sont en littérature une variété de métaphores. Les textes s'activent grâce à ce nouage, pensant tour à tour : tragédie ! sacrifice ! absurdité ! autodérision ! solution éthique ? impasse... Reste donc qu'on paie, en nature ou en comptant, en valeurs et en sueur, en gamètes gaspillés ou en portion d'âme, pour assouvir. Restent donc ces textes, écrits pour vous.

D'abord, lectrices et lecteurs, chers « hymens satinés saignés aux quatre veines », nous vous offrons à nouveau,

dans le cadre de la rubrique du fonds, un poème magnifique publié dans la revue en 2012. Monique Deland, poète dont vous pouvez lire le travail de veille critique dans notre revue amie *Estuaire*, l'a repiqué spécialement pour vous. « Prière du colibri dans le typhon » travaille à décupler toute signifiante des organes, à les retourner vers l'extérieur en une prière à toute la souffrance du monde, un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur sous le signe duquel nous aimerions placer ce numéro ; c'est notre prière pornographique.

Deux textes de ce numéro mettent en scène la voix de celle pour qui le sexe est le travail. Dans l'espace du « Palace blanc » de Pascale Bérubé, c'est la voix qui coûte, et qui se vend. La voix se fait pornographe pendant que le corps s'occupe à s'arranger dans l'espace plastique, à s'accorder aux motifs du corps imaginé. La voix se fait aussi commerce dans le texte qui nous parvient, où le poème nous murmure le coût payé pour ses images.

Chez Léonore Brassard, l'économie de la prostitution se fait selon un tout autre calcul. Elle est l'accumulation d'un savoir, l'expérience d'un dégoût inductif pour ce qui résiste au travail catégorique, le sperme, le gras, la saleté, l'odeur. De là, la phrase de « L'hygiène de la prostitution » s'organise dans une précision chirurgicale. Par ce contrôle du fluide, peut-être arrivera-t-elle enfin à la précieuse stérilité du rapport ?

Le titre « Ma Jinsaniyya » a un double sens, signale à la fois l'identité nationale et la sexualité. Le texte de Sanna raconte la vie d'un sexe qui ne reconnaît ni les frontières étatiques ni les lois qui veulent encadrer le travail de la pulsion. Le désir donne à la narratrice un ton frondeur, et envoie un revers ironique aux différentes hypocrisies qui tentent de cerner sa prise de risque.

La jeune fille de « La ville la plus élégante d'Espagne » devra-t-elle payer son trajet en camion avec Juanito ? Christine Monot offre à cette brève nouvelle une narration d'une grande finesse, située à une distance flaubertienne qui n'est pas tout à fait dans l'air du temps ; même si la révélation de la monstrueuse banalité du harcèlement sexuel, elle, l'est tout à fait.

Virginie Fournier joue au contraire la carte de la subjectivité la plus assumée, ce qui n'empêche pas sa narratrice de nous prévenir qu'elle n'est pas fiable. Dans une langue directe, « Comment je suis devenue cougar avant l'âge » narre l'expérience que fera une libraire, en voyage au Japon, d'apprécier plus qu'elle ne l'aurait souhaité l'admiration niaise d'un homme plus jeune. Un texte qui montre bellement la difficulté de vivre une relation réelle selon ses valeurs féministes.

Francis Paradis se pose de même la question de la possibilité du couple, gay celui-là, à travers le prisme d'objets transitoires, godes, romans et polaroids. L'auteur, dont un texte publié l'an dernier dans *Mœbius* a été retenu pour le Prix du public 2019, travaille ici semblablement des fragments ramassant un maximum d'intensité expressive dans les signes matériels. Sauf que cette fois, ce ne sont plus les débuts et les restes d'adolescence ; « Les chiots » interroge plutôt une histoire d'amour et de désir qui cherche comment incarner sa durée.

Le besoin de réécrire le rapport sexuel par ses matériaux se joue chez Victor Bégin au moyen de la précision d'images où l'immédiateté pourrait toujours basculer dans l'absurde. Dans « L'épineuse question du sexe », le corps de l'amant prend la

pose, le poète l'invente au fur et à mesure d'images inédites, cherchant l'équation d'un code renouvelé, recomposant l'usure.

Le couple a rompu chez mathieu hachebé, et le poète est seul avec son chien, à moins qu'il ne soit complètement seul, à moins qu'il ne soit complètement chien. En tout cas tombé de la possibilité de construire l'histoire de sa rupture. Réduit à la répétition de quelques gestes, boire, se laver, chier, qui résonnent dans le passé du désir, et dans l'intensité des affects déployés par ces bouts de vers phrasés. Il faut lire « veaux-vaches-cochons » lentement, lever la tête chaque fois qu'on y regarde par la fenêtre.

Le narrateur d'« À rebours » de Loic Bourdeau multiplie les fenêtres, Web celles-là, où consommer la pornographie qu'il apprécie : celle qui a été produite dans des conditions éthiques. Ce n'est pas une option, c'est une passion qui le saisit, comme plus jeune celle de l'edging, et qui accompagne son parcours d'épuisement huysmansien. Une nouvelle d'une construction habile, où l'ironie tire la couverture de la crudité.

Sortant des lieux confinés de ces textes, vous accueillerez avec bonheur l'appel d'air du point de vue le plus large de ce numéro : celui de l'essai ambitieux de Guylaine Massoutre, « L'homme fait l'amour avec la chose ». La critique de littérature et de danse aguerrie ose un tour d'horizon des rapports entre littérature et pornographie dans l'histoire des lettres modernes et contemporaines. Son texte, dont les intertitres sont des slogans de Mai 68, ouvre un maximum de perspectives sur un rapport toujours complexe, rendu plus sensible encore en une année qui s'est ouverte avec l'affaire Matzneff.

Les textes entretiennent, eux aussi, des rapports intimes avec d'autres écritures, empruntant des morceaux de corps, ici et là, pour se composer une mémoire. Cette friction de l'écriture donne au texte de Laurence Pelletier une rythmique particulière, où la forme du fragment suit la désinvolture d'un désir qui ne se concentre plus dans la durée. C'est par la citation, l'appel à une extériorité qui reste pour le lecteur anonyme, que « Quand il n'y a pas de référent, il y a immédiatement un charme » essaie de penser un plaisir qui s'élaborerait dans la fiction d'un moi solitaire.

La résidence de création de *Mæbius* est offerte pour quatre numéros, à compter de celui-ci, à Yara El-Ghadban. Sa série de manifestes s'ouvre avec « Chanter les silences », réflexion sur la place du son dans sa vie et dans notre société, entre bruit et musique, entre la Palestine et Montréal, entre la nature et l'industrialisation. Celles et ceux à qui l'œuvre de cette romancière et essayiste n'est pas familière y découvriront sa phrase fluide, sa réflexion tour à tour berçante et emportée, sa recherche sensible du sens.

C'est à Michaël Trahan que nous avons demandé de penser avec nous ce que signifie d'enseigner la création littéraire. Comme toute demande explicite ouvre en elle les façons possibles de ne pas lui répondre, « Une histoire de lecture et une idée de l'écriture » remonte le fil de la question, pour interroger, avant même le métier d'enseignement, l'enseignement auquel convie la littérature, l'expérience d'ignorance qui fait le lecteur. En revenant aux textes incompris, mis de côté, voire détestés, le temps et les autres textes rencontrés depuis rejouent notre lecture, et nous parlent de notre capacité d'ignorance, de faire l'exercice d'approcher un texte sans penser le connaître déjà.

Enfin, nous devons à Nathanaël de nous avoir enfin fait voir, ce qui s'appelle voir, les mots que nous imprimions depuis des décennies, ces mots qui désignent la rubrique la plus célèbre de notre revue... Dans « Lettre à un écrivain vivant », ce qui a frappé la philosophe de l'écriture, c'est l'impossibilité du syntagme lui-même. Écrit-on vraiment à un vivant, et lui écrit-on parce qu'il l'est, ou quand il l'est, ou à ce qui, en lui, l'est ? Son texte a-t-il jamais été vivant, avant la lettre ? Pour nous aider à y réfléchir, Nathanaël nous fait parvenir ce morceau trouvé, intitulé « Lettre vive ».

Jeannot Clair
et Clara Dupuis-Morency
Membres du comité de rédaction

Les chiots

Francis Paradis

Nous rêvons d'être free-for-all dans une écriture turgescence, un objet gonflable prêt à péter sous la force de nos cris. Une phrase nervurée comme la texture de mes dildos. Nous désirons la plasticité littéraire, mais je ne sais t'adresser que des mots prémâchés et débandés, un discours qui me glisse des mains. Je mets toute la bave que j'ai pour mieux te parler de notre love story, mais ce n'est jamais assez humide à ton goût. Lubrifiant à base d'eau ou à base de silicone : je recense les objets de notre chronologie amoureuse et j'y prends place. Toute émotion cumule en elle les cochonneries de la veille. Popsicles, condoms, cigarettes. Des emballages recyclables.

La photographie Polaroid que je prends de toi les couilles à l'air, en pleine canicule. Vois comment la chaleur se propage de l'extérieur vers l'intérieur des murs. Elle vient à nous. Je l'imagine sur le papier avant que tu le déchires. Un geste pour provoquer de la littérature. J'archive ta queue que je rêve d'introduire partout. De la faire mienne et de l'agencer à une ambiance noyée, couleur pisse, à laquelle je m'abreuve. Vue en plongée sur ton corps de golden retriever. Déception Polaroid : les rideaux laissent passer trop de lumière naturelle. Surexposent les photographies nues de toi. Elles sont toutes des tentatives, des ratés. Du synthétique comme mon jockstrap qui a l'air d'un morceau de plastique fondu au soleil quand il est mouillé.

Nous fuyons pour la fin de semaine aux Jardins de Métis boire de la limonade au lilas. Ta fleur préférée. La couleur de ta peau quand je la mords. À mi-chemin du sentier menant à la Villa, tu me dis que j'ai perdu ma capacité d'émerveillement. Explications confuses. J'effrite sans raison le bouquet de lavande séchée acheté à la boutique souvenir. Tu me parles comme au téléphone et ce sont des miettes que j'entends. Je ne sais plus comment justifier ma position de suiveux, ma place sur le siège passager dans la voiture louée. Je ferme les yeux sur les paysages. Ma fatigue ne t'offre jamais de câlin. Ne dormons pas en cuillère dans la chambre du motel une étoile. Mes excuses de célibataire fini sur mute, vieilles habitudes plates aussi usées que les draps de cette chambre. Nous nous en couvrons pour dormir. Linceuls sur notre fin de semaine que tu voulais amoureuse et follement excitante.

Inventer une narration est une stratégie pour résister au quotidien. Nous relier, les deux boys next door chacun de leur bord. Tu me parles de ton roman, mais tu es déjà dans ton roman. Prédilection génétique aux drames de banlieue, aux bougies d'anniversaires soufflées comme de petites tornades, au géranium rouge que tu plantes à mains nues sur la tombe de ta grand-mère. J'assiste à cet hommage, mais je reste à l'écart dans l'allée principale. Je me sens comme une voix off. J'observe tes actions de loin. Tu t'agenouilles sur la pelouse et je passe des commentaires. Tu appelles la destruction des faits par l'écriture, mais nous construisons jour après jour ce fait indéniable : notre seul point commun, c'est la littérature. Je sais que ce que tu veux dire est somewhere over the rainbow et que bientôt tu y accèderas. Tes paroles deviendront des lyrics flawless sur ta réalité familiale aussi maganée que les fleurs en plastique du cimetière où tu me traînes.

Cesse s'il te plaît de me considérer comme un personnage de roman, un adjutant. Ôte les filtres de ton regard de killer qui me fixe. Où est-elle, ma balle antistress, que je te la place de force entre les mains ? Un instant de détente romanesque. Nous faisons des crises de diva. Nous ne cessons de vouloir reproduire fidèlement dans nos textes des scènes en éclairage naturel. C'est du pur fantasme. Enough is enough. Tu n'es pas un écrivain de l'échec. Aucune fiction ne sera absorbée par la vie ordinaire. Nous luttons quotidiennement pour maintenir une tension narrative entre nous. Pourtant, notre histoire survivra. Ce sera une de plus contre celles qui nous entourent, nous obsèdent, gratuites, accessibles et en ligne. Des corps standardisés, une gay porn avec ses sextoys que nous savons trop froids comparés à la température de nos corps devant ton miroir plein pied : objet fétiche.

Quand je sors seul, je te raconte toute ma nuit le lendemain. Il y a des hommes avec des masques de chien en néoprène. Harnais en cuir, colliers, laisses. Chacun porte au cou son nom de chiot inscrit sur une médaille. Les codes de leur communauté leur procurent un bien-être puissant. Puppy play. Je les adore. Ils viennent vers moi flatter mon catsuit en latex, jappent. Leurs poings fermés en guise de pattes s'agitent pour me saluer. Est-ce possible de traduire ce kink dans l'écriture? Est-ce que notre kink à nous est invisible? L'anxiété des questions stupides qu'on se répète : suis-je fake de prétendre écrire un vrai poème et non du niaisage? Je couine après toi pour que tu me donnes de l'attention. Squish-squish, fait le jouet en forme d'os. Plaisir garanti.

Ma Jinsaniyya¹

Sanna

Mon sexe se venge la nuit. La nuit, mon sexe me rend esclave. Mon sexe veut et réclame, cherche et obtient. Dans ma voiture en direction de Dely Brahim, je conduis nerveusement et klaxonne ces cons qui essaient de me dépasser dangereusement. Les villes s'enchaînent : Draria, El Achour, Oued Roman, Ain Allah. Bientôt arrivée à destination. Je commence la soirée avec Younes. Nous nous sommes rencontrés au Pacha et depuis quelques jours, nous nous échangeons des messages sur Facebook. Je décide enfin de le revoir.

Il m'attend devant la villa rose. Je le fais monter puis m'éloigne un peu, histoire d'être à l'abri des regards. Dely Brahim, c'est la ville des nouveaux riches, de ces gens qui se pensent émancipés. Je vois au loin dans la rue principale un jeune couple qui se promène main dans la main. Ça ne semble choquer personne. Pourtant, si ce même couple venait à s'embrasser, comme ça en pleine rue, personne ne

1.. En arabe, *Jinsaniyya* signifie «sexualité», mais il s'agit également du terme pour désigner la nationalité.

l'accepterait. Ils seraient dévisagés, insultés, séparés même. Tout doit se faire en cachette, *atteinte à la pudeur*. Fausse et hypocrite pudeur. Tous savent bien ce qui se passe. Ils choisissent de fermer les yeux, mais ça ne nous empêchera pas de nous livrer à la lubricité.

S'ils voyaient ce que Younes et moi faisons dans la voiture, moi à califourchon sur cet homme qui n'est visiblement pas mon mari. Je serais foutue. Heureusement pour nous, les vitres sont teintées. Tout doit se faire rapidement : monter sur lui, frotter mon sexe contre le sien, le masturber, griffer son dos. Sa bite en moi. Coups de bassin, va-et-vient rapides. Accélération. Soupir rauque. Mon dos courbé vers l'arrière. Ses mains sur mes hanches. Il m'agrippe, me tient fort. Je gémis. Doucement, ne pas crier. Trop de plaisir, impossible de me contenir. Ne pas éveiller les soupçons. Ses mains sur mes seins. Fort, comme s'il tentait de me les arracher. Une autre main sur mon cou. Il m'étrangle. Je le griffe. Je suffoque. Nos coups de hanches, mouvements vifs, violents, de plus en plus rapides. Il éjacule, enfin.

— Tes darons t'ont laissé la voiture, ce soir ?

— C'est la mienne.

— Ah, je vois, mademoiselle a acquis sa liberté grâce à la voiture que papa lui a offerte.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Avec ta voiture, tu peux aller où tu veux, baiser qui tu veux.

— Ouais, mais je prends constamment des risques.

— T'es un paradoxe, tu sais, tu sembles tellement timide, bien élevée.

— J'ai l'air coincée ?

— Ouais, mais c'est des apparences, comme Mia Khalifa. Une fois que tu te déchaînes, c'est mort.

— Mia Khalifa du pauvre, ouais.

— Dis, t'as pas envie de jouer dans un porno ? Askip c'est trop tendance, la catégorie beurette, en France.

— Pas mon truc, je marchandise pas mon plaisir.

— Dommage que tu le fasses gratuitement. Tu ne gagnes rien comme ça, c'est con, un peu.

— Ya hmar, ça te rentre pas dans le crâne que je veux juste jouir en échange ?

— Tu te sens épanouie comme ça ?

— Ouais.

— Allah yahdik.

Allah yahdini ? Pourquoi ? Je préfère mille fois aller en enfer plutôt que de me retrouver avec vous tous au paradis. J'ai toujours aimé le sexe, depuis ma toute première fois, et encore aujourd'hui. J'ai découvert très tôt que, contrairement à ce que l'on veut me faire croire, je n'ai pas besoin d'être amoureuse pour avoir une vie sexuelle et me donner aux hommes qui me chantent. Pour beaucoup de mecs, l'exil de ma mère me pousse dans les bras de n'importe qui. Comme ils disent : « C'est tellement difficile de se retrouver sans figure maternelle dans un pays comme le nôtre. » Ils parlent, ils spéculent, mais ne peuvent accepter le fait que je puisse disposer de mon propre corps. Pensez ce que vous voulez, en attendant je prends mon pied avec vos frères, vos pères et vos maris, parfois même vos sœurs.

Pour beaucoup de mes copines, c'est impossible de prendre du plaisir avec des coups d'un soir. Elles pensent toutes que je me vends, qu'il est question d'argent lors

de mes ébats sexuels. C'est impensable pour elles que je choisisse d'aller vers les hommes de mon plein gré, que je souhaite les sucer, les masturber et les baiser sans dinars, euros ou dollars. En revanche, lorsqu'il s'agit de se marier et d'échanger sa virginité si scrupuleusement préservée contre une assurance matérielle à vie, étrangement, il semble ne pas y avoir de problèmes. J'en parle haut et fort, mes amies me regardent comme si j'étais une extraterrestre. Ces mêmes filles se plaignent de vivre à Alger, rêvent de partir en France ou au Canada pour jouir des libertés individuelles. Bande d'hypocrites, vous faire accepter en Algérie, ça ne vous dit pas ?

* * *

Ce soir, je dors chez Samy dans un Airbnb qu'il a loué pas loin de la plage de Ain Benian. Il me plaît, Samy, il agit peu, parle beaucoup. On s'est connu par un ami commun. C'est un jeune étudiant en socio qui vit à Montréal. Il s'intéresse à la sexualité des femmes de chez nous, et des hommes aussi. C'est très rare que je passe la nuit avec un mec. J'ai dit à mon père que j'allais dormir chez une copine. Il m'a crue. Il me croit toujours. C'est connu, les couples d'aujourd'hui ne se retrouvent plus dans les hôtels, c'est trop compliqué. Il faut le contrat de mariage et tout le tralala. Parfois, j'ai eu envie de leur dire : « Vous voulez aussi le drap blanc taché du sang de mon hymen avec ça ? » Il a toujours fallu déjouer leur méfiance, développer des techniques. Avec les Airbnb, ça passe plutôt bien, mais il faut se faire discret. Toujours surveiller ses arrières, être parano, traîner avec soi cette maudite pudeur.

Ici, je peux prendre mon temps. Il me serre un verre d'alcool. Je monte sur lui à califourchon, l'embrasse. Il me

déshabille tranquillement. Je me languis. C'est rare. Il me porte jusqu'au lit, me prend en doggy. Coups de bassin. Me retourne. Legs on shoulders. Coups de bassin. Je le sens jusqu'au plus profond de mon être. Il finit par s'allonger sur le dos. Je m'assois sur son visage, il me donne du plaisir, sa langue ne cesse de m'explorer.

Une fois nos ébats terminés, il me pose plein de questions. Une fille du bled qui baise aussi facilement, ça ne court pas les rues. Eux aussi, ces immigrés, ils pensent trop connaître notre réalité. Parfois ils nous sous-estiment, alors qu'en vrai, ils ne savent pas que nous sommes tous déchaînés. Nous ne sommes pas des saints, nous avons presque tous déjà exploré nos pulsions sexuelles, mais ça, ils ne le savent pas. Pour la majorité d'entre nous, ça se passe avec nos cousins. Samy veut savoir ce que c'est d'être une femme au bled. Je lui parle de notre couvre-feu social. Il n'y a pas de loi, mais c'est implicite. Zaema, les rues ne sont pas sûres. C'est juste qu'on n'a pas appris à ces cons dans les rues à nous laisser tranquilles.

— Je m'intéresse trop à la condition des femmes dans notre pays, mais tu sais, parfois je me sens traître.

— Pourquoi ?

— J'sais pas comment l'expliquer... Mon but, c'est d'aider, you know. C'est peut-être difficile à croire, mais à Montréal, j'ai connu plein de filles qui vivaient mal leur sexualité, justement à cause du poids des traditions.

— Bah... c'est bien. Je vois pas il est où, le problème.

— Le problème, c'est l'ambiance sociale au Québec ces derniers temps. J'ai peur que mes propos soient utilisés contre moi. J'ai pas envie d'être un idiot utile. J'veux pas que

les gens se disent : « Oh, les pauvres p'tites musulmanes, il faut les libérer. »

— Ouais, je vois.

— Il y en a, ils croient trop que c'est leur rôle de vous libérer. Prends ça avec une pincée de sel, mais ouais, c'est votre combat, vous le faites vous-mêmes. Nous, on peut juste vous soutenir, that's it.

— T'as raison. Après, il y a des mumus qui veulent se préserver et c'est leur choix. J'ai juste besoin qu'on accepte le mien.

— Yep. Papicha, dis-moi, si c'est pas indiscret, c'est quoi le plus difficile quand on a une vie sexuelle active au bled ?

— Habibi... C'est l'avortement. Ne pas y avoir accès, la clandestinité de la chose. Le jugement du médecin. Une fois, on m'a proposé de me recoudre l'hymen pour le même prix que mon avortement.

* * *

Direction le Pacha, pour rejoindre Amine en boîte de nuit. Dans cet endroit, la fornication est plus tolérée. Cette boîte regorge d'hommes qui passent la nuit à flirter avec moi, mais ils seraient offusqués si une fille de leur quartier faisait la même chose. Amine me prend par la main, nous nous dirigeons discrètement vers les toilettes. Le même scénario. Plus intense. Nous avons l'habitude. Presque chaque semaine. Il me chuchote à l'oreille que je suis sa salope. Pourquoi mon corps serait sale ? Mon corps ne se salit pas au contact d'un autre corps, il jouit tout simplement. L'orgasme : un mot que je ne sais pas dire en arabe. Implicitement on le dit en français, en anglais, comme si l'orgasme appartenait aux gouar. Chez nous, c'est simplement : se vider les couilles.

Ressentir du plaisir, hors de question. Je dois seulement ouvrir les jambes pour monsieur. Et moi? Je veux coloniser le plaisir, lui donner un sens dans sa bouche. Ce qu'il préfère, c'est les fellations, je lui accorde cette faveur. Pas par altruisme, j'aime la sensation d'avoir le membre d'un homme dans ma bouche, profondément dans ma gorge, j'aime le sentir à ma merci, contrôler son plaisir. Il éjacule et j'avale tout son foutre.

— Ça fait un bail que t'es pas venue me voir.

— Ouais.

— En plus, t'as vu mon pote Samy le week-end passé. C'était bien?

— Ça va, il se débrouille.

— Tu t'es bien fait défoncer, à ce qu'il paraît.

— Comme d'hab.

— Il est bien, alors? Mon zob t'a manqué?

— Un zob, c'est un zob, rien de spécial. Il y a d'autres Youssef sur terre, tu sais.

— Je m'appelle Amine.

— Youssef, c'est un nom générique. T'es pas spécial, seulement un plan cul.

* * *

Cette nuit, je me dirige vers la forêt Bouchaoui, le rendez-vous par excellence pour les couples non mariés. Karim me rejoint devant l'entrée. Il préfère qu'on reste dans sa voiture. Karim aime le hard. Physiquement, il m'a tout de suite plu, un visage de voyou, des canines de fauve. Il s'exprime qu'en arabe, pas celui des poètes, celui de la rue, l'derdja. Il adore

me claquer et me donner des coups. Il me crache dessus, m'insulte et me malmène. Il me prend toujours par le cul. Karim, c'est un frustré, schizophrène du sexe. Il ne baise personne par devant parce qu'il veut accorder cet honneur à sa future hlel. Il nous sodomise toutes. Incapable de retenir ses pulsions jusqu'au mariage, il saisit chaque occasion pour se vider les couilles. Il ne comprend rien à mon plaisir, je pose ma main sur mes lèvres et les sens se gonfler. L'autre main sur la vitre pour ne pas perdre l'équilibre. Index, majeur, d'un mouvement vif du haut vers le bas. Plus vite. Je stimule mon clitoris, dont il semble ignorer l'existence. Je m'arrête, mouille mes doigts dans ma bouche puis reprends. Un homme cogne à la fenêtre. J'appréhende le pire. On remonte rapidement nos pantalons. Je baisse la vitre : un gendarme.

- Je présume que vous n'êtes pas mariés. Vos papiers.
- Combien tu veux pour fermer les yeux ?
- Rien, je veux la fille.
- Hors de question.
- Choufi ya tefla, soit tu couches avec moi, soit tu prends une amende de 5 000 dinars et deux mois de prison.

Karim sort de la voiture.

Je m'allonge sur la banquette arrière.

Ferme les yeux.

Le prix de mon humiliation.

Le palace blanc

Pascale Bérubé

ce que je veux c'est être payée
pour ne pas avoir de corps

pour être une femme tranquille

qui garde un espoir dur
comme la mort

sous l'alignement

de toutes les minutes réalisables
qui s'échappent

dans une lumière

fluorescente

je dis mange moi

la ligne téléphonique brille,
un mince choc électrique qui rend toutes
les extrémités chromées de mon corps
importantes
comme ce qu'on déplie

je dis oh,

tu aimes ça mon cochon sale

et la pluie tombe sur l'eau d'une piscine

je cherche la paix, finalement

le téléphone sonne, je réponds et je dis

bonjour

avec ma voix la plus rose
la plus lascive

je dépose des bijoux
clinquants et rouges
au fond

de leur lobe

j'allume une veilleuse

leur donne le luxe de mes
derniers nerfs

en échange de billets pour conserver
ma place dans le monde

mine de rien, ça occupe le temps
d'être une autre,

une voix qu'on love autour
de l'ennui des hommes

on sort des bureaux,
des centres commerciaux

des vidéos sont mises en ligne sur Internet

on organise les scènes
du jour et de la nuit

en filigrane
des cheveux à replacer
derrière l'oreille

je suis dans mon lit

ou debout dans le salon

je travaille à faire jouir des inconnus

mes mains sont toujours propres

j'accroche mon désir de rester vivante
à tout ce qui est futile mais beau ;

des plantes vertes en pot

une toile imperméable à déposer
sur tout ce qui est brisé

des vêtements avec des imprimés

qui me donnent une tranquillité grave

la pornographie de l'argent qui sert
à vêtir toutes les absences du corps

rester vivante

bien placer les os

et recevoir les soifs

il parle de me cracher dans la bouche

j'imagine des torsades d'eau dans un parc aquatique

je pèle un fruit avec mes ongles
et je pense à la peau des hommes
à qui je parle

le sexe est un corps qui n'est pas à moi

d'où je suis ;

un espace blanc

qu'il faut remplir sans cesse

pour donner une raison
à la lourdeur des
cuisses

je suis presque nue,
à l'exception d'un chandail de coton couleur peau
et des anneaux à mes oreilles

on m'envisage mais on ne m'actualise pas

j'ai presque tout mon temps
pour respirer en silence

un homme me parle d'art contemporain

il produit des installations vidéo
où il filme de longs plans serrés sur des immeubles

il me parle d'étouffement, de ce qui est compact

il me décrit toutes les veines de son sexe
pendant que j'imagine ma bouche ouvrir
et refermer des fenêtres minces
comme des soies

le vieillissement des robes
se fait sans moi

la réalité de l'air auquel
on me dit que j'appartiens encore
se heurte à l'apnée continue
de ma voix

le cri régulier des téléphones
enveloppe l'impossibilité des peaux

j'entrepose en mon ventre
toutes les choses achetées

je pense à arroser les plantes,

garder la tête inclinée dans le bain
jusqu'à ce que mes yeux
apprennent bien
le bourdonnement serein
de l'éternité de l'eau

faire grandir des palaces
à la pointe de mes cheveux

les ailes se referment bien
sur le sang gonflé des hommes

je suis une contraction
le pouls sucré de l'attente

des lignes dans le journal
laissent en suspens dans les pièces de
mon appartement le corps de
cette jeune fille morte,
tuée par d'autres jeunes filles
pleines de cheveux
et de dents

leur jeunesse un canif
pointé contre la peau douce
des images d'idoles

elles sont allées au restaurant
après leur crime
pour comparer la fille à une saucisse

au bout d'une fourchette sale

brûlée vive
pendant
que les voitures s'endormaient
dans les décombres clairs

de la journée

Quand il n'y a pas de
réfèrent, il y a
immédiatement un charme

Laurence Pelletier

1. Dernièrement, on m'a dit que j'étais trop dans ma tête. Mes envies, mes amours, mes désirs ne sont pas réalistes, raisonnables. Ils ne s'ancrent pas dans le réel, mais ne sont que des fantômes, des fantaisies. J'intellectualise trop. On m'invite à « sortir de moi »... Lorsque l'on confond la vie intérieure avec l'ego, on moralise l'expression de ma jouissance. On recadre ma pensée et redirige mon désir vers ce qui fait autorité du côté de la raison, et du bon sens. Or, on ne s'est jamais douté que si je suis dans ma tête, c'est que *my brains gets creamy with associative thought*.

2. La désapprobation de l'excès vient toujours du lieu de la mesure. Je dois admettre que j'admire cette faculté de jugement, cette capacité à décider des limites, à définir les choses, à leur donner leur nom et à quantifier leur application. Ça doit être reposant de savoir dire, de savoir nommer, de savoir baiser proprement. Malheureusement, mon instinct va en sens contraire. J'ai tendance à croire que le désir et l'amour c'est quand on ne donne pas de nom à l'identité des choses.

3. On a écrit quelque part que si à une époque le sexe était une expérience, une activité comme les autres, de nos jours il était devenu, avant tout, une question d'identité. En lisant une chose pareille, je me suis dit : T'imagines ? Mais t'imagines comment ce serait, si le sexe n'était qu'une *expérience* ? Enfin, qu'une expérience ? La baise est trop souvent un prétexte narcissique, une mise en scène de l'ego, une façon détournée de s'affirmer, de se voir être vue tel qu'on se fantasme soi-même. Je me souviens d'un amant qui m'avait fait faire, un peu perversement, la liste des actes sexuels que j'avais pu accomplir, des positions et des situations sexuelles dans lesquelles j'avais pu me retrouver, question de se faire une bonne idée de qui j'étais... au fond. Ça, ça demeure une expérience. Mais ça n'a rien à voir avec le sexe. *It's an identity crisis.*

4. En discutant de ces mots que l'on brandit comme des noms propres pour définir notre sexe avec l'espoir qu'ils pourront nous libérer, une amie me parle d'un article qu'elle a lu et qui porte sur la demi-sexualité. Elle s'insurge contre la manière dont l'étiquette s'allie à une promotion du moi ; elle s'insurge contre le détournement des politiques identitaires : « Tiens ! Une nouvelle typologie, bientôt dans le DSM, attention ! Tu sais, le slutshaming, ça existe encore ! Les gays, les trans se font toujours buter ! C'est pas en contradiction avec le queer ? Tu trouves pas ça absurde de se sentir opprimées parce que des fois on a du désir, des fois non ? C'est pas ça, justement, la nature du désir ? Est-ce que les discours sur la sexualité sont à ce point omniprésents et dominants qu'ils marginalisent et pathologisent nos inhibitions ? » Peut-être cherchons-nous à sortir du sexe. *Some people find pleasure*

in aligning themselves with an identity... But there can also be a horror in doing so, not to mention an impossibility.

5. *List-making is a prophylaxis against loss.* Si cela est vrai, de quelle perte nous gardons-nous en consignants nos baisers ? Que croyons-nous préserver ?

6. Je n'en peux plus. Désormais, je ne compte plus, je ne décris plus, parfois j'invente des histoires, des nombres, des noms, simplement pour que ça s'arrête. Je fais une liste pour écouler, pour dilapider, pour perdre le compte. C'est que je crois qu'il y a *quelque chose de plus grave et de plus fatal, et de plus essentiel que tout ce que j'ai l'habitude de nommer.* Quand j'aurai tout perdu, tout oublié, je reviendrai à ce qui un jour m'a involontairement fait jouir.

7. La pornographie est une forme de conscience. *The physical sensations involuntarily produced in someone reading a book carry with them something that touches upon the reader's whole experience of humanity – and its limits as a personality and a body.* Tandis que je suis assaillie par les idées, les images, les histoires des autres, je me languis d'une syntaxe sexuelle innommable, indéfinissable, inclassable. Pas un mot, pas un nom, pas une vérité. C'est une erreur que de croire au pouvoir libérateur du discours que l'on se fait sur soi. J'espère, peut-être, la sensation d'une justesse.

8. *J'étais en train de me libérer de ma moralité, et cela est une catastrophe sans éclat ni tragédie.* Parfois je me masturbe en pensant à des choses abstraites. Une couleur. Souvent c'est le noir. Ou une musique, un air. Le bruit des criquets, le son

de l'orgue. Des choses, des sensations qui se déroberont à la scénarisation habituelle, qui n'impliquent pas de tabou, pas d'interdit, pas de mots, pas de chorégraphie préalable. Des choses qui ne se projettent pas. Des choses impossibles. J'avais l'habitude, étant jeune, de fantasmer en pensant à des personnes mortes, des chanteurs, des artistes, des célébrités défuntes. C'est plus sûr, quand le trivial ne s'en mêle pas. Quand tout est disponible.

9. *Je soliloque au lit sans ponctuation.* Oui oui, je suis dans l'autoérotisme, on me l'a dit aussi, il ne faut pas s'inquiéter, je suis au courant. Sur ce point, les choses sont claires. Je ne me mens pas à moi-même, je suis de bonne foi. Je jouis des idées que je me fais, des histoires que je me raconte. Je suis à la fois spectacle et spectatrice. Je m'autosuffis côté érotisme. Je comprends que ça puisse intimider. Quand on le remarque, c'est toujours en supposant que cette posture n'est pas tenable. Laissez-moi vous contredire.

10. Vous vous souvenez de la première fois que vous vous êtes touchée ? Vous ne savez pas exactement d'où ça venait, l'impulsion. C'était diffus. Bien sûr, c'était partout sur le corps. Mais aussi, peut-être que vous vous retrouviez seule pour la première fois. Laisée à vous-même. Peut-être que dehors le jour mourait et que la lumière qui traversait les fenêtres tamisait la pièce que vous laissiez s'assombrir. Il n'y avait que les craquements de la maison pour briser le silence. Vous aviez un peu de temps pour vous. *Pour rester au-dedans de ce qui est...*

11. J'ai des sautes d'humeur. Des extrémités. Je suis inconstante. Je le fais souffrir. *Loving you is like running*

away. Il s'imagine que je suis infidèle. Il pense à tous ceux qui sont venus avant lui. La pénétration est pour lui l'aveu d'une dévotion, l'agent d'une équation causale qui détermine la vérité de mon désir. Syllogisme : 1) Si on m'a baisée et 2) si je ne le baise pas, 3) alors je mens quand je lui dis *je t'aime*. Il ne sait pas que ce qu'il a à redouter, c'est tout ce qui excède ces corps imaginaires. Que l'impénétrable est plus séduisant et désirable que n'importe quel membre, orifice.

12. Il y a un désir qui se trouve dans la perte. La perte n'est pas le manque... *Desire isn't lack, it's surplus energy – a claustrophobia inside your skin*. L'excès résiste à l'interprétation, à la déduction. Ça rend inapte et impuissante toute tentative de définition. Ça épuise. Il n'y a pas de théorie, pas d'identité, pas de diagnostic qui tienne. Il n'y a pas de fin à l'excès, pas de cause. C'est infini, indéfinissable, divin.

13. Ma jouissance n'est pas métaphysique. Elle est métathéorique : au-delà de l'idée, du mot, du nom, il y a la vie sauvage et indisciplinée. Les associations de phrases et les correspondances que produisent la lecture, les histoires que je me fais, celles que tu me racontes, sont au service du corps, de l'organique, de la physique, d'une mécanique des fluides. Cette jouissance s'accorde au sentiment du temps qui passe, au mouvement d'expansion et de contraction de la matière. *From big bang to big crunch. Then – who knows? – big bang. And so on. What has been called the eighty-billion-year heartbeat*. Je fantasme à l'idée d'une équation qui en saisirait la relativité, l'espace-temps.

14. Est-ce que je *déliresur le cosmos*? Si je disais oui, on ne me prendrait pas au sérieux.

15. Je me voue à une passion de l'exhaustif. Je ne veux pas que ça s'arrête, je ne veux pas que ça se règle. Ma perte est dans les commencements parce qu'ils me donnent le goût de la fin, et m'interdisent toute résolution. *Ce n'est pas le dernier nymphéa qui répète le premier, c'est le premier qui répète tous les autres et le dernier. Le premier regard, le premier nymphéa, le premier coup de fil et le premier verre, c'est le dernier qui compte.* Les recommencements sont toujours le report de cette impossibilité-là. Sexuellement, je sais, ça complique les choses, ça compromet les syntaxes.

16. *Her life had been a single sexual encounter, one dreamed fuck, no beginnings or endings, no point beyond itself.* Une seule baise. Une seule baise hallucinée, celle qui hante mes rêves. Une seule baise que je reprends, que je recommence, comme une répétition de danse, une leçon de piano, parce que la mélodie me donne l'aperçu d'un état de grâce. Une seule baise parce que je commence à saisir mes inclinations et mes pratiques dévotes.

17. Si je racontais ce rêve récurrent, je désavouerais tout. *No sex last night.*

18. Je t'avais envoyé une carte postale sur laquelle j'avais écrit *Do you want to find the oblivion for which you are longing?* De deux choses l'une : soit je fantasmais à l'idée que ton désir soit le même que le mien (autoérotisme), soit j'avais donné forme à ce désir auquel j'espérais que tu répondes (amour). Ou alors c'était de la provocation, un truc de Méduse, tu sais, la bouche, le trou, la terreur. Mais qui suranalyse ? De toute façon, ça s'est perdu dans le courrier, la carte ne s'est jamais rendue.

19. Quand j'aurai tout perdu, tout oublié, quand j'aurai perdu le compte... je te dirai *je t'aime*, comme on envoie un baiser, *a kiss blown to oblivion*.

Ce texte cite librement les œuvres de Kathy Acker, Martin Amis, Christine Angot, Sophie Calle, Gilles Deleuze, Joan Didion, Wayne Koestenbaum, Chris Kraus, Clarice Lispector, Catherine Mavrikakis, Maggie Nelson, Zadie Smith et Susan Sontag.

À rebours

Loic Bourdeau

« Le porno éthique, ça m'excite ! »

J'ai lancé cette phrase en plein cours, entouré d'une quinzaine d'étudiant·e·s de mon âge, la vingtaine avancée. Le silence s'était installé depuis quelques secondes seulement, nos échanges passionnés sur les mouvements pro-sexe avaient laissé la place au calme. Chacun·e regardait son téléphone dans l'attente d'une pause-cigarette-snack-toilettes-air-frais-rires-confidences pour reprendre des forces, avant de s'attaquer à d'autres théories féministes.

Les mots m'ont échappé. Tou·te·s m'ont regardé, interloqué·e·s par cet aveu que personne n'avait demandé.

La bouche ouverte, le cerveau vide, j'ai tenté d'avalier ma salive.

Puis j'ai lancé : « “Achetez le porno que vous voulez voir dans le monde”, c'est le titre d'un article que j'ai lu avant la classe. Le porno éthique, le porno durable, voilà les nouvelles tendances, même si le mainstream gratuit est toujours majoritaire. » La tension était retombée. Avec cette

acrobatie, j'avais réussi à désarmer les regards, à calmer les curiosités. Je passais à présent pour un épais.

* * *

Mais moi, le porno éthique, ça m'excite vraiment. Payer est un gage, sinon de qualité, du moins de respect. Et le respect, cet échange de consentement, cette verbalisation du désir, de l'envie, c'est comme une langue chaude qui me caresse l'oreille. Un glorieux « oui » qui me titille. Le porno éthique a un prix.

Le capitalisme s'infiltré jusque dans ma chambre. S'installe dans mon bureau, dans ma salle de bain, parfois dans ma voiture.

C'est simple. Quand je ne paie pas, j'exploite. Je suis complice d'une machine qui écrase les jeunes âmes. Je ne veux pas de ce rôle de rouleau compresseur qui me turn off.

Avant de cliquer, il faut que je partage certaines données. Que je choisisse la bonne carte de crédit. Que du bout de mon doigt fébrile j'indique les seize chiffres, la date d'expiration et le code de sécurité. Je veux m'assurer que les performeurs·euses travaillent dans de bonnes conditions. Dites-moi que ce jock, que cette girl next door sont syndiqué·e-s et je suis en route pour l'extase.

Qu'y a-t-il de plus excitant qu'un corps dénudé qui paie des cotisations pour son droit à la grève, à la couverture maladie, à des indemnisations justes? Qu'y a-t-il de plus libre?

Je débourse un peu d'argent pour assouvir mes désirs la conscience légère, pour entrer dans un monde infini de possibles; des possibles éthiques! Mon quid pro quo orgasmique pour un corps consentant, ou deux, ou plus.

Maltraité mais consentant. Elle, lui, soumis-e aux impulsions dramatiquement exagérées d'un-e dominant-e. Le jeu, les dialogues et la mise en scène sont cheap, mais les performeurs-euses, bien payé-e-s, peuvent assouvir tous mes fantasmes. Leur corps est poussé à l'extrême, utilisé, souillé, caressé, idolâtré, mais j'ai payé.

Payer pour soutenir une cause, un droit au choix. Payer pour éloigner les chambres d'hôtel insalubres, les pratiques forcées, les rémunérations dérisoires, les lendemains de larmes, de regrets et de résignation.

Payer pour agréments nos vies respectives. Payer pour avoir le plaisir de se poser en moralisateur. Payer pour cette excitante bonne conscience, pour exposer au monde mes connaissances de ce milieu. J'ai fait mes recherches, j'ai lu sur le sujet, je sais ce qui est mieux.

Regardez-moi contempler ces personnes avec envie et luxure ! Regardez-moi offrir en retour mon jugement, mon dédain, mon dégoût ! Que j'instille en vous la honte du porno bradé, gratuit, volé ! Que je sente ma circulation sanguine s'accélérer et la colère monter !

Sur mon écran, un couple, des corps enlacés qui imitent le plaisir pour faire jaillir le mien. Gros plans sur leurs yeux. Ils percent la lentille de la caméra et m'invitent, moi, rien que moi. Qui d'autre ? Je suis le seul à avoir payé pour leur présence éphémère, pour les vingt-quatre prochaines heures. Je ne partage pas. Je ne possède ni le contenant ni les contenus.

Le compte à rebours avant leur disparition me stimule. J'ai hâte de finir pour recommencer ou de ne pas finir pour exploser en même temps que le fichier. Disparition. Je divise le temps en séquences de bonheur, je joue avec mon point de non-retour, je le frôle, m'autorise quelques caresses

supplémentaires jusqu'au supplice, au quasi-échec, au cri animal. La séquence se termine. Cette finitude me broie, je lâche tout, je perds mes droits. J'entame une période imposée d'abstinence.

* * *

Après la pause, je suis allé m'excuser auprès de ma professeure. Le semestre de cours avait à peine commencé que je me faisais déjà remarquer. J'ai tenté de lui parler de ma timidité, de ma lenteur. Je suis à retardement. « Ma mère dit toujours que j'arrive après la guerre, mais elle sait très bien que la guerre, j'irais pas du tout... Pas le genre qu'on enferme dans un baraquement, encore moins le genre qu'on envoie au front ! Pourquoi je parle de guerre ? Soit je parle pas, soit je parle trop. Je vous prie de m'excuser. »

Le sourire bienveillant : « Pas de trouble. » La classe a repris et j'ai retrouvé mon silence, hanté par mes potentiels mots-à-venir. Je serrais les lèvres et écoutais chacun·e attentivement, impressionné par tant d'éloquence, de confiance et de maîtrise. Mes idées se formaient à peine qu'un·e autre étudiant·e avait déjà terminé de les exprimer. La professeure accueillait tous les propos, saluait la profondeur des discussions et y contribuait à son tour pour relancer le débat.

J'étais redevenu invisible. Enfermé dans ma tête, j'abandonnais l'espace de la classe pour retrouver les souvenirs de mon porno payant. Être à retardement, ça avait parfois du bon.

* * *

C'est Sam qui m'a initié à l'éthique, qui a fait de moi une bête de moralité. À son insu sans doute. Dans la vie, je suis tout ou rien. Je suis plus souvent rien, insignifiant ; mais dans ma chambre, dans mon bureau, dans ma salle de bain et parfois dans ma voiture, je suis tout. Je donne tout.

La première fois que j'ai regardé un film pornographique, c'était un accident. Un voisin m'avait invité à jouer chez lui. Après une séance intensive de Lego et de marionnettes, on avait préparé un gâteau au chocolat et on s'était assis devant la télévision. En cherchant le DVD d'un film Disney (dont le nom s'est effacé de ma mémoire au profit de celui du porno), nous sommes tombés sur une VHS de ses parents, derrière, tout au fond de l'étagère. Une VHS au boîtier attrayant : un corps de femme nue sur un canapé, surplombé par le corps tout aussi nu d'un homme imberbe. *Tentation finale*.

Avec une fausse hésitation, il a inséré la cassette dans le magnéto. Engloutie, notre fausse innocence. Après quelques minutes de visionnage et d'incompréhension – surtout par peur de nous faire surprendre –, nous avons fait disparaître la cassette et nos désirs naissants. Ce coït interrompu, cette impossibilité tactile se sont inscrits en moi. Enfouis jusqu'à ma rencontre avec Sam.

Adolescent, j'ai bien visité quelques sites. Rien pour satisfaire mes envies ou me sortir de l'ennui, voire du dégoût. À peine entamais-je une recherche que déjà, les fenêtres pop-up indésirables survenaient. Inondé d'images extrêmes et dérangeantes, je me précipitais sur la petite croix et disais au revoir à mon horreur et à mon désir.

*
* * *

Sam amorce un compte à rebours. De 50 à 0 ; voilà l'étendue du plaisir auquel j'ai droit. Sam me regarde, compte chaque mouvement. De haut en bas, de bas en haut. « 49, 48, 47... » C'est la première fois qu'on me dirige, qu'un temps autre vient gérer mon plaisir. Les secondes varient. Fluides. Plus ou moins longues. Parfois les secondes remontent, descendent plus vite. Sam lit mon visage, joue avec mes émotions.

« 27 », le temps se suspend. Mon droit au plaisir avec.

« 26 », la voix de Sam est salubre.

Je marche en équilibre sur le fil du plaisir. Funambule du sexe, j'avance à tâtons. J'apprends la dualité de la douleur. « 3, 2, 1... 2, 3... », Sam avance puis recule, à son rythme, à son plaisir. J'observe son visage, sa lèvre du bas prisonnière de ses dents, son souffle saccadé.

« 3, 2... », un rictus se dessine sur sa joue rougissante.

Mon corps se tortille comme un ver. Ma ceinture abdominale se serre. Mon torse se recroqueville. Mes orteils s'étirent de toute leur longueur. Je vois la fin. Je vois l'extase. En miroir, un rictus apparaît sur mon visage. L'expression de ma gratitude et d'un partage intime. Je me prépare à une expérience mémorable. J'ai perdu la notion du temps. Mais c'est le moment. Je vois l'extase. Je hoche la tête, de haut en bas, j'acquiesce. Je dis oui. Je suis prêt à être submergé de plaisir.

« 50. »

Mon corps s'effondre au son de la sentence. Le zéro, si proche, s'éloigne. Le compte à rebours recommence. Sam étouffe un rire diabolique.

Sam m'a rendu accro.

Alors que nous sommes ensemble sur le lit, corps contre corps, Sam balance alors ce petit mot : « edging ». Un si

petit mot pour une si grande expérience. Il me rappelle aujourd'hui les blue balls jouissantes de ma jeunesse. Deux syllabes pour dépendre mon royaume de retardement extrême.

Ce jour-là, j'ai écouté attentivement les discours de Sam sur l'industrie du porno. Une usine ! Des documentaires vus à la télévision ont confirmé ses dires. Finalement, cet article de journal, écrit par des actrices X, m'a convaincu de la nécessité de payer.

*
* * *

Quand je suis sorti de ma rêverie, la classe était terminée. Tou·te·s les participant·e·s avaient disparu. La professeure essuyait le tableau. « Attention à ne pas trop rêvasser ou vos performances universitaires vont en pâtir. » Je lui étais reconnaissant pour sa mise en garde, son ton prévenant et professionnel. Détaché. Ce n'était que la deuxième semaine de cours. Je n'avais pas encore prouvé ma valeur et mes compétences. Je n'avais pas encore prouvé que j'étais un investissement fiable.

J'avais trouvé dans nos lectures obligatoires beaucoup de moi. Trop. Un écho fort, envahissant... La première semaine avait été truffée de formalités, de présentations. La routine bureaucratique s'opposait à mon temps personnel, m'enrayait.

Les lectures m'avaient rattrapé, sauvé. Trop. Mon miroir intime sur papier mat ! Mon extase en noir et blanc ! Mon désir théorisé !

Dans ma tête, la voix de Sam ressurgissait. Les nombres s'énonçaient un à un, se rentraient dedans. Carambolage chiffré. Érotique. J'avais du mal à répondre à ma professeure.

Plus que de coutume, j'étais lent. J'ai réussi à sortir un banal « vous avez raison, bonne fin de journée » avant de prendre mes affaires et de rentrer dans mon trois et demie.

J'ai alors tiré les rideaux pour me cacher. Pour perdre la notion du temps. Entre le monde universitaire et le monde érotique, j'ai fait un choix. Le lendemain, j'ai quitté mon appartement l'espace d'une heure angoissante pour me désinscrire de la faculté. Sur le chemin du retour, libéré, jubilant, je courais vers mon royaume suspendu.

* * *

Je me connecte sur mon site préféré. J'ai un abonnement « diamant », je suis un VIP. Je soutiens l'industrie à coups de cinquante dollars mensuels. Plus si affinités. Le site n'a aucun secret pour moi. Lors de mon inscription, j'ai lu toutes les petites lignes du contrat, la respiration haletante. Les terminologies légales me happaient dans le désir. Les avantages sociaux pour les performeurs·euses, les règles d'hygiène, les conditions de tournage... J'ai tout lu.

Ici, il n'y a pas de catégories en fonction de sa couleur, de sa taille ou de ses préférences sexuelles. L'organisation des vidéos se fait par date de parution, puis par ordre alphabétique.

Je sélectionne la page 17 pour une expérience un peu plus vintage. Chaque fois, j'alterne entre premières et dernières pages. Je soutiens la création récente et les classiques. J'ai le désir égalitaire et équitable.

Je paie dix dollars supplémentaires pour pouvoir télécharger la vidéo sur mes différents appareils électroniques : téléphone intelligent, tablette et ordinateur portable.

Dix dollars pour vivre en tête-à-tête avec le fichier, dans ma chambre, dans le bureau, dans la salle de bain et peut-être dans la voiture. Je n'ai nulle part où aller, mais je suis prévoyant.

Dix dollars pour vingt-quatre heures d'intimité loin du site, sans avoir à saisir mes identifiants encore et encore. Sans avoir à quitter mon état d'ivresse.

Dix dollars pour lancer et arrêter la vidéo, pour zoomer à ma guise.

Dix dollars pour faire durer les vingt-trois minutes et dix-neuf secondes une éternité de plaisir. Une éternité déterminée.

Dix dollars pour rendre le temps malléable. Pour atteindre la quasi-explosion et faire tout crasher en une milliseconde. Tout arrêter pour mieux recommencer. Étirer le temps. Bloquer ma respiration.

Trouver mon bonheur dans celui des performeurs-euses qui ont fait une journée de travail réglementaire. Huit heures par jour maximum. Quarante heures par semaine. Et les heures supplémentaires payées double ! Trouver mon bonheur dans le fond, dans la forme, dans la fabrication.

Payer pour faire renaître la voix de Sam et ses décomptes envoûtants. Le timer de mon téléphone est moins excitant, moins imprévisible. Le plaisir de ma torture consentie n'est pas partagé. Mais je garde le souvenir de sa voix. Je l'enferme dans ma milliseconde, dans mon éternité.

* * *

Les heures et les jours se suivent dans mon sombre trois et demie. Le sommeil vient et s'en va. Le désir reste. Je débourse un peu plus d'argent pour débloquer de nouvelles

jouissances, pour soutenir un projet de création X. Pour voir les « director's cut ». Le « behind the scenes ».

* * *

Un courriel m'informe que mon dernier paiement a échoué. L'angoisse m'envahit. Je me jette sur une autre carte de crédit et réactive mon plaisir. Je mange quand j'y pense et quand je peux. J'ignore les messages et les appels téléphoniques. Je hais les démarcheurs qui frappent à ma porte.

La saison des abondantes chutes de neige, celles qui ralentissent le pays, est enfin à ma porte. Qu'elles isolent mon royaume !

* * *

J'ai épuisé toutes mes cartes de crédit. Les sites suppriment tous mes privilèges. Accès interdit !

J'attends Sam dans un nuage âcre. Je fantasme son retour. Je compte jusqu'à 50. Je fais la grève de la jouissance. Je me donne corps et âme au plaisir avorté dans l'espoir de sentir son souffle chaud près de moi. Je garde tout pour lui offrir une explosion digne de son nom.

Les heures et les jours se suivent dans mon capharnaüm. Je compte, mais je ne jouis plus.

L'épineuse question du sexe

Victor Bégin

Thomas est une chaise pliante
sur lequel je peux m'asseoir
s'il se déplie il est un arbre
je ne vois plus sa cime
c'est correct
je vais commencer par les racines

je veux bien lécher les jambes
mais je préfère l'aisselle
ce n'est pas un fétiche, baby boy
seulement un endroit chaud et réconfortant
comme le cul, comme la bouche

j'imprime la forme les yeux fermés
celle des fesses et ce qui se trouve entre
pourquoi sur nos armures on ne touche pas partout
l'arrière des genoux boude

Thomas connaît le dos de ses mains
mais ne s'en sert jamais
il attrape mieux avec les paumes
je lui dis : les poils sur tes doigts sont doux

* * *

Thomas comprend sa pilosité comme un casse-tête
je dois l'aider à compter
chercher les coins de ciel entre ses omoplates

trouver notre inventaire de couteaux
je laisse s'émousser nos lames
j'ai envie de contours tendres

Thomas prend son café prend confiance
une vague se tourne dans le lit
une page lèche nos rivages

* *
* *

c'est une longue défaite d'essayer d'innover nos sexes
je te l'ai dit : je cache le mien derrière un ananas

Thomas, montre-moi tes coups de soleil
je les trouve beaux
tu es nouveau

Thomas croit fort à la nuit
elle emporte ce qu'on oublie
nous jouissons à demi-mot
réserve naturelle de nos côtes

Thomas en fermant les yeux
Thomas en retenant l'extase
affirme que sa résilience se couvre de lichen
elle est prête pour tout

* *
* *

j'ai sorti mon sexe du dimanche
bracelets et jockstraps
Thomas cherche encore sa robe de nuit en soie
certains codes sont juste à nous
rêvent de retentir

Prière du colibri dans le typhon

Monique Deland

Deux syllabes, à peine.

« Pas peur », risquerait-elle avec une voix d'oiseau. Lutte à finir entre courage et matière, ses petits os vides qui claquent comme les tiges du carillon, dehors.

Elle sonne, d'ailleurs. Plus qu'elle n'importune la terre. Faite pour un autre horizon que tomber infiniment dans le sillon ouvert des planètes et leurs correspondances.

* * *

La brume creuse bien quelques trous de chance par où s'enfuir, mais ça déraile. Collection de nœuds cachés sous les plumes. Et dans le lointain, la gueule saignante des volcans qui crachent. Colibri dans le typhon.

Foie, cœur, abats du cerveau. Par les esprits du sang, l'électricité et sa fabrique d'alarmes, elle est assiégée. Prolifération des souvenirs toxiques.

* *
* *

Un organe après l'autre, année après année. Structures et fonctions des molécules, roues dentées, poids et poulies. Horloges occultes de cruautés rentrées.

Mécaniques hurlantes du corps en pièces détachées, cellules de controverse nées d'autres cellules et d'autres controverses.

* *
* *

Ça part du cœur, de la cime des arbres. En bas, braconniers, filets et prédateurs allongent la patte sur les scènes d'abattage.

Le mal se multiplie jusqu'en bout de chaîne. Humérus cubitus anus et chacun des doigts. Tout est contaminé par la petite vérole de l'enthousiasme.

* * *

L'arrière-pays se pense à mille battements d'influences.
Habitat humide, cavités et cachettes calcaires.

Les limaces longent l'intérieur abrupt des mémoires. Pas même une petite couleur pastel, ici. C'est un marais brun d'hormones grouillantes. Qui couinent et ça pue la mort.

* * *

Au microscope, on peut la voir bouger. La vie cannibale, s'évertuer contre elle-même. Arène de boxe, pourrissoir truffé de caïmans noirs et de crocodiles perlés.

On voudrait avoir autre chose sur la lame. La lumière d'une seconde vérité, un éclair d'objectivité. Il y aurait, dans le meilleur des cas, la cohérence du conditionnel.

* * *

Elle ne sentirait pas le danger. Ni la vermine grouiller dans l'arrière-cerveau. Les jambes ne trembleraient pas en s'ouvrant.

Il n'y aurait pas de danger. Moëlle épinière, thymus, intestins, l'entièreté du territoire connu serait d'accord. Pour le reste, le mystère jouerait aux dés et on ferait avec.

* * *

Elle n'aurait pas besoin de la cohorte des anges bleus, autour. Ni du sourire confiant des vierges immolées avec le pieu au cœur et le cœur tombé dans les mains.

Elle tiendrait debout, couchée sous le magma visqueux des volcans actifs. Contre les fontaines et cascades d'acide jaillissant dans les flancs. Puis tempête de cendre et conséquences.

* * *

*Notre-Dame des sept mille sept douleurs,
Hymens satinés saignés aux quatre veines,
Blonds archanges du désastre,
Martyres de la pureté aux yeux crevés,
Nains de l'amour,
Invalides aux bras gourds,
Sourds et muets des affects humains,
Torturés par abstention,*

*Analphabètes des cartes et légendes de la suavité,
 Insomniaques pétrifiés,
 Bouddhas aux corps de roc figés dans la vertu,
 Yogis féroces de la médecine obligée,
 Fakirs cloutés, sadhus crayeux en contrôle du souffle,
 Tibétains kamikazes immolés par le feu,
 Paralytiques de l'ancienne Judée,
 Aveugles de naissance et d'accident,
 Aphasiques,
 Lépreux du cœur en lambeaux,
 Grabataires et syphilitiques des nerfs de la pensée,
 Transfusés du sang contaminé,
 Mithridatisés à l'eau du robinet,
 Innus sédentarisés méconnaissables,
 Servantes intimes des maîtres de céans jusqu'à l'aube,
 Pendus décrochés mous de leur dureté,
 Noyés gonflés arrêtés aux portes des écluses,
 Boiteux en circuit fermé,
 Oncologues des cerveaux limbiques en impasse,
 Vagabonds et mendiants des égouts sous la ville,
 Mangeurs de pain rassis,
 Jeûneurs forcés,
 Pestiférés du sexe,
 Gazés de la Deuxième Guerre mondiale,
 Bombardés difformes d'Hiroshima,
 Descendants difformes des bombardés,
 Bicéphales et siamois assis entre deux chaises,
 Dieux et déesses cocus de la Rome et de l'Olympe,*

*Pythies asphyxiées sous les nuages de laurier,
 Gladiateurs ensanglantés pour l'apaisement des mânes,
 Hémophiles des peines incoagulables,
 Violées de guerre de la Bosnie jusqu'au Congo,
 Astronautes explosés dans la stratosphère,
 Dinosaures herbivores soufflés par la météorite,
 Rats et souris de laboratoire,
 Étalons morts en bout de course à Vérone,
 Pélicans goudronnés momifiés vivants,
 Bélugas harponnés les yeux ouverts,
 Brebis clonées sénescences à la naissance,
 Médecins légistes au procès de la planète,
 Visiteurs des cimetières au printemps,
 Sœurs jumelles néantisées dans la terre,
 Fœtus féminins renvoyés dans les limbes,
 Fiancées de dix ans offertes aux tortionnaires,
 Prostituées payées mais à quel prix,
 Étudiantes tirées en pleine classe sur la montagne,
 Chercheurs d'or au carré des fosses communes,
 Déchiffreurs de monuments sans épitaphe,
 Oreilles assourdies par le silence des tombes,
 Exténués humides débranchés des électrochocs,
 Gitans et tziganes sans caravane,
 Bêtes libres et sauvages dressées au fouet,
 Infirmes spectaculaires au grand cirque des ratés,
 Lièvres blancs tournés rouge sur la neige,
 Pattes de malchance piégées dans l'acier,
 Cibles parfaites pour les bourreaux rusés,
 Détenus torturés par la main secourable,*

Cyberpornographes et baiseurs de caméras web,
 Grands brûlés aux fièvres du désir de l'autre,
 Chevaucheurs de frontières tirés dans le dos,
 Enfants soldats enrôlés par la force des choses,
 Spectateurs de cathédrales canonnées,
 Radiographiés incurables criblés de blanc,
 Signataires tremblants des papiers pour l'euthanasie,
 Suicidés de la Seine et du Marais,
 Lancés vivants dans la fosse aux serpents,
 Oies blanches triomphantes fusillées en plein vol,
 Dryades et sylphides des forêts décimées,
 Bétail supplicié pour l'assiette des magnats ordinaires,
 Trafiqueurs d'humains, voleurs d'organes,
 Plancton des côtes japonaises farci de radioactivité,
 Mal-aimés oubliés des alcoolos et autres junkies,
 Endommagés collatéraux,
 Arthropodes écrasés par la géante crainte de l'invasion,
 Nourrissons déposés dans la paille sur le Nil,
 Jumeaux séparés à la naissance,
 Rôdeurs de nuits noires sur les tombeaux blancs,
 Captifs torturés des caves et des fers,
 Incarcérés par bavure judiciaire,
 Décédés d'erreurs médicales,
 Psychiatrisés des grands fonds,
 Crocus du printemps foulés au pied,
 Branches vivantes de lilas coupées pour l'odeur,
 Chiens à trois pattes des petits boulevards,
 Orignaux renversés trompés par le son des cornets,

*Créatures parfaites à la génétique modifiée,
Pisseurs dru du pouvoir,
Cancéreux finis du rêve déçu d'avoir aimé,
Espèce humaine mal barrée alignée pour le cratère,*

Tous ceux qui peuvent ou qui pourraient,

Délivrez-nous du mal.

*Aseptisez-nous des ganglions purulents de l'amour.
Faites que la vie tourne en sens inverse.*

* * *

... Voilà. Voilà sa prière, contre.

* * *

Elle espèrerait avoir tout dit, pensé à tout. N'avoir oublié rien ni personne. Reprendrait la posture d'usage : la jeune fille pubère de Munch. Les bras et les jambes, en tiges de bois raide. Poupée à casser.

Dans son lit clôturé, elle fermerait les yeux sur le jour fini avec les mains en croix sur le sexe saccagé. Siècles interminables de nuits effarouchées.

* *
* *

Elle compterait à l'envers chacune de ses expirations, qu'elle s'efforcerait de ralentir. Les regrouperait par blocs de dix pour calmer les visions.

Éreintée par le voyage des années-lumière, sa tête brûlée s'imaginerait. Reverdir peut-être.

* *
* *

Les perspectives se refermeraient une après l'autre sur la grande fatigue. La vigilance faiblirait. Le soldat épuisé du corps finirait par abdiquer.

Puis, voûtés dans leur impuissance, interpelés, reconnus, aimés soudain, tous les implorés, les invoqués du monde et d'ailleurs, dissous dissolus dans un et même seul corps.

L'inarrêtable turbine dans la tête retrouverait d'instinct son chemin connu vers les terres primitives du cauchemar.

* *
* *

La vie est inéluctable.

Tous les soirs, sa ferveur se refait une santé ; et toutes les
nuits, sa prière est vaine.

La ville la plus élégante d'Espagne

Christine Monot

On pouvait dire de Juanito qu'il conduisait comme il respirait. Des années sur la route, à parcourir d'un bout à l'autre le nord du pays dans un camion frigorifique avec sa cargaison de produits de la mer. Ce soir-là, la lumière finissante éclairait son visage – les cheveux tirant vers le blond, les yeux et la peau clairs. Il ne pensait à rien lorsqu'au dernier moment il a aperçu la jeune autostoppeuse à la station-service. Juanito aimait la compagnie des femmes même si ses manières et les inflexions de sa voix laissaient imaginer son inclination pour l'autre bord.

Lorsque la jeune fille est montée dans le camion, il s'est souvenu d'un rêve où il s'était vu en femme et pendant un instant le visage de la femme du rêve et le visage de la jeune fille se sont confondus dans son esprit.

Très naturellement, ils se sont mis à parler tandis que défilaient les poteaux électriques et les voies du chemin de fer. Le soleil continuait à descendre. La cabine de Juanito était extraordinairement propre pour une cabine de camion de longs parcours et sentait le linge fraîchement lavé. Comme chez les vieilles filles, chaque objet semblait y avoir sa place.

Tout en écoutant des boleros de sa collection de cassettes, ils ont parlé de la mer, de la tombée du jour, des villes où ils avaient vécu, de l'amitié, des vaches, de la jeunesse, des accidents d'avion et des bals de village. Puis la nuit est venue ; ils traversaient une grande forêt et c'était février.

Plus tard, pour satisfaire un besoin naturel, Juanito a garé le camion sur le bas-côté et en est descendu en sifflotant. Quelques minutes après, quand il est remonté et s'est réinstallé au volant, il semblait un autre homme, le visage fermé, l'air absent, le regard perdu. Il lui a offert un bonbon à la menthe, a éteint la musique et mis de l'ordre sur le tableau de bord. Puis, se tournant résolument vers elle, il lui a demandé un baiser qu'elle lui a refusé. De même pour les galipettes sur la couchette. Tandis qu'il insistait et que ses mains se tordaient, elle faisait non de la tête et riait à moitié en rejetant, une à une, toutes ses propositions. Les yeux de Juanito la fixaient, suppliants et capricieux, et son cou ondulait, mais elle continuait à refuser ses avances, à présent avec des arguments.

Alors brusquement, le visage de Juanito s'est apaisé et d'un ton déterminé, il lui a annoncé ses intentions : il allait satisfaire lui-même son désir. S'installant confortablement sur la large banquette, d'un geste décidé, il a baissé son pantalon, sorti de la portière un petit mouchoir blanc et mis la main à la pâte.

La jeune fille a allumé une cigarette. Tandis qu'il gémissait en prononçant doucement son nom, elle suivait du regard le reflet des phares des automobiles sur les bandes blanches de la route et le balancement de la figurine en habit régional qui pendait du rétroviseur. Dehors, le vent s'engouffrait entre les branches, les arbustes se courbaient et elle avait fini sa cigarette. Ce ne serait plus très long.

Enfin, après un silence un peu désarmant, Juanito s'est relevé. Ils sont restés un long moment sans rien dire. Par instants, les phares illuminaient leur visage, ils ne se regardaient plus. Puis elle a fini par demander s'ils repartaient. En mettant le moteur en marche, il a dit à son tour d'une voix rauque : On est toujours amis, non ? Bien sûr, a-t-elle répondu en allumant une autre cigarette. Juanito ne fumait pas – c'était mauvais pour la peau –, il a démarré et le camion a repris sa route.

À présent, la jeune fille se gardait bien d'engager la conversation, car Juanito n'était plus d'humeur à converser. Il était comme somnambule, les yeux rivés sur la route, sur les lignes très blanches. Elle a déclaré qu'elle adorait voyager en camion la nuit. Juanito a répété : C'est vrai que tu ne m'en veux pas ? Elle a ri en lui demandant un autre bonbon à la menthe.

Quelques kilomètres plus loin, leurs chemins allaient se séparer. Juanito, qui avait retrouvé son naturel bavard, a déclaré : En Espagne, les villes dont le nom commence par un S sont les plus belles, Sevilla, Salamanca, San Sebastián, Santiago, Segovia et bien sûr la sienne, Santander, la ville la plus élégante d'Espagne. Mais ils arrivaient à un grand carrefour.

Ils sont descendus dans le noir et Juanito a arrêté un camion de déménagement. Elle serait vite arrivée. L'autre camionneur allait l'emmener jusqu'à sa destination et elle n'avait pas de soucis à se faire, car Juanito avait raconté au chauffeur qu'elle était sa nièce qui rentrait chez ses parents. Elle pouvait être tranquille. De l'arrière du camion, Juanito a appelé la jeune fille et, sans la regarder, il lui a tendu un sac.

À l'intérieur, comme il l'aurait fait pour sa nièce, il avait mis trois poissons.

L'homme fait l'amour avec la chose

Guylaine Massoutre

*Liberté, criait-il, noire liberté stridente
dans le minuit des pins,
daigne seulement refermer sur moi tes
cornes de lune.*

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES
Le musée noir

*Alors le labyrinthe est là, et la bête
présente : le cœur se noue
et la vieille question de la vie ou de la
mort devient inéluctable.*

BERNARD NOËL
Le château de Cène

« Ce n'est pas ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres », écrivit Sade, pornographe extrême. Quelle connivence, se demandait Starobinski, avec ce prince des pervers ? La pornographie est-elle une représentation de l'expérience ou une part même du passage à l'acte criminel ? Existe-t-il un porno éthique ?

La perversion dans *Glissements progressifs du plaisir* (1974), qui inspira à Robbe-Grillet tant de fantasmes jouissifs, signait-elle, comme on le pensa dans une université du Missouri où il fut banni, une pathologie sadique qui relevait des crimes sexuels ?

La pornographie transgresse les bonnes mœurs, fracturant les consensus sur la limite de l'art. En feuilletant le dossier à charge de la pornographie, les affects surgissent. En effet, que nous dit ce sujet pulsionnel qui s'adonne au porno ? Quel est ce matériau secret ?

Éjacule tes désirs

Dans l'histoire littéraire et picturale, le porno vieillit vite. Apollinaire, par exemple, note dans son *Journal intime* combien il raffole des erotica du libraire Gustave Lehec. Or, les gauloiseries des messieurs endimanchés, se saluant lors des promenades familiales et entrouvrant leur tabatière à double fond, semblent anecdotiques aujourd'hui.

Qu'il soit question des représentations pornos, des actes réels ou de l'influence du porno selon que la sexualité s'exprime, la pornographie décline un au-delà des fonctions organiques : le plaisir, la douleur, l'audace et autres variantes psychiques jaillissent des sensations.

De cette immensité surgit l'inquiétude : la prolifération des images crues et de plus en plus violentes est-elle un simple effet d'Internet ? Ou bien ce réservoir de fantasmes excitants montre-t-il la syncope grandissante du sujet désirant ? Cet autre, qu'il identifie comme propre à le satisfaire, appartient-il à l'imaginaire privé ou le voyeur, soi et autre, n'est-il pas plutôt le jouet du corps social ?

Interdit d'interdire

Que l'on soit libertaire ou réactionnaire vis-à-vis du porno, il faut reconnaître que l'éthique de la pornographie concerne ce qui engage la relation entre partenaires sexuels. Soumise aux jugements normatifs ou légitimée, la pornographie, qui revendique sa loi de nature, s'inscrit toujours dans la culture, ne serait-ce que par les discours ambiants.

Freud traçait, en 1905, l'horizon intellectuel de notre rapport aux représentations du sexe : « De ce que nous nommons perversions sexuelles, c'est-à-dire des transgressions de la fonction sexuelle relativement aux régions corporelles et à l'objet sexuel, il faut savoir parler sans indignation. Le manque de limites déterminées où enfermer la vie sexuelle dite normale, suivant les races et les époques, devrait suffire à calmer les trop zélés. » *Ce tout observer* s'est depuis doublé d'un *tout montrer*.

Un siècle plus tard, la pornoculture est devenue omniprésente et populaire. « Le porno est le reflet de notre société », écrit Robin D'Angelo, auteur décomplexé de *Judy, Lola, Sofia et moi* (2018). *Le Monde* a rapporté une étude de l'éditeur d'antivirus Bitdefender, menée en 2016 aux États-Unis et dans six pays européens, révélant que 22 % des mineurs fréquentant des sites X ont moins de 10 ans, 36 % entre 10 et 14 ans et 42 % entre 15 et 18 ans. On a compté 115 millions de personnes par jour consommant de la violence sexuelle sur le site Internet MindGeek.

Cet empire numéro un du porno prospère à l'abri, dans un paradis fiscal. Si l'argent est l'aiguillon de cette consommation, l'âge de ses adeptes modifie ses effets. Tout comme la fascination spéculaire adulte, émoussée par

l'offre, s'accroît à la vue de propositions perverses, enfants et adolescents s'y complaisent concurremment.

On peut analyser ladite liberté sexuelle entre adultes et la discuter. Mais, consensus actuel, la tolérance cesse face à la violence envers les enfants. Les actes de la sexualité adulte impliquant des mineurs sont soumis aux lois, et le mouvement #MeToo entend faire reconnaître les victimes de ces agressions et de cette cruauté. Les ravages psychiques d'un goût du sexe débridé ne sont plus consentis, mais entendus comme criminels.

Ça saigne

Le porno est un fourre-tout explicite de l'interdit exhibé. Son éventail va de la licence ludique à la férocité – viol, meurtre, inceste, vice, démesure, anomalie, jouissance hors-norme, morbidité sexuelle, monstruosité, folie : « fait de l'espèce humaine, [le crime] est même le fait de cette seule espèce, mais il en est surtout l'aspect secret, l'aspect impénétrable et dérobé », insistait Georges Bataille. Pour lui, l'énigme et la déchirure vont de pair.

Qu'il soit de nature psychique ou sociale, historique ou idéologique, un clivage profond existe chez l'amateur de porn. Pour que soit dit « pornographique » une représentation, un acte, un discours, il faut un inavouable, un arrachement. Son refoulement disqualifie la chose qui le définit, en lui refusant une âme.

D'ordinaire, on saisit mal ce qui est renoncement pulsionnel dans l'interdit. L'(a)mur, extrême pointe du désir lacanien. Plus facilement, on lit une dérive de la pulsion. Est-

il érotique ou porno, cet objet externe qui agite les conflits de la satisfaction pulsionnelle ? Simple lubie ? Mauvais genre ?

Prises dans les stéréotypes de la sexualité organique et dans la domination sexuelle de type masculin, les images pornos fabriquent un péplum fragmenté de clichés trash, mené par une volonté censée lever les barrières du désir. Orgie, « exhibition de corps évoquant la jouissance », commentait Lacan en 1975.

Dans l'écart entre l'offre et la demande, la circulation massive du porno a toujours été marchande. Son usage immodéré, ancien et lucratif, surveillé peu sérieusement. En tout cas, on mesure à sa ténacité qu'elle participe au circuit irrésistible des discours sur la jouissance, et aux révoltes qui s'y jouent.

Jouissez sans entraves

Insurmontable, la domination des forces de la nature ? Les images de Woodstock, revues cinquante ans plus tard, constituent un hommage à Éros éternel. Peut-on dire avec Jean-Noël Vuarnet, à propos des *Lois de l'hospitalité* (1965), clé de voûte de l'architecture romanesque de Pierre Klossowski, que le refus de « ne pas voir ça » est l'opposé du complexe d'Œdipe ? Un « pathos expérimental », donc, un « surcroît », selon Klossowski lui-même. Il voulait que toute représentation sexuelle soit une éducation libératrice de la psyché.

Dans le roman de Klossowski, *Roberte*, prostituée par son vieil époux Octave et excédée par son voyeurisme, projetée de l'assassiner ; l'écrivain y met en scène l'inaliénabilité

sexuelle de deux pervers. « Maudit cinéma-vérité ! Maudit naturalisme ! », s'écriait en riant Pierre Zucca, l'audacieux photographe et réalisateur de *Roberte*, l'adaptation cinématographique de 1979. « Aucune image, soit-elle la plus dénuée d'intérêt, n'échappe à cette qualité qui la distingue fondamentalement de ce qu'elle représente. »

En effet, Klossowski visait moins le voyeurisme que l'hystérie du lecteur, évidemment adulte : le lecteur devait croire à la continuité du réel et de sa représentation. Serait-il effrayé, prompt à dénier l'articulation des fantasmes, ou deviendrait-il à son tour poète, allumeur de « phantasmes », jamais plus leurré par l'illusion ?

Pour une société érotisée et nouvelle

La problématique de cette infraction se reformule entre le sublime et l'abject : mais à qui appartient ce clivage ? Longtemps, on a appelé les femmes seules des « putains » ; les intellectuelles, des « bas-bleus » ou des « viragos » ; les femmes sans enfant, des « fruits secs ». « Méfiez-vous de l'argument naturaliste. C'est toujours au nom de la sacrosainte nature qu'on vous réduira et qu'on vous soumettra à vos fonctions biologiques », prévenait Élisabeth Badinter en 2001, s'inscrivant dans la lignée de Beauvoir.

Force est de constater la puissance d'un ravage, l'inflation du porno sur Internet (4,46 milliards de vidéos consultés par mois en 2012, selon *Le Monde*). À ce théâtre fatal, de nouveaux dispositifs visuels sans visage humain abondent. La « part maudite », théologie négative du libertin, offre un réel non symbolisé, une luxure inassimilable.

Ces chiffres nous arrivent alors que l'homosexualité est encore punie de mort dans certains pays religieux. Prudence s'impose à restreindre ces interdits absolus à de pures questions morales. L'économie libidinale de l'inconscient oblige chacun et chacune à mettre en jeu, à son insu, cette part sombre. Pour faire son art, l'artiste doit avoir prise sur le réel, sur ce « corps parlant », disait Lacan, fort d'une autre formule : « L'imaginaire, c'est le corps. »

D'où la logique bivalente dans la langue, désignant l'objet biface du désir : « La pornographie est l'érotisme des autres », lança Catherine Millet, copiant Breton, pour défendre *La vie sexuelle de Catherine M.*, prix Sade en 2001.

J'suis une salope

Le féminisme est divisé sur la jouissance de type féminin : « l'érotisme d'un côté, le pornographique de l'autre. [...] Ça m'agace. Je revendique le titre de pornographe, ça ne me gêne pas du tout », avait déclaré l'autrice de *La bicyclette bleue* (1981) et des *Contes pervers* (1980), Régine Deforges. La compagne de Jean-Jacques Pauvert a été fidèle au combat de l'éditeur. Incontestablement, l'écrivaine n'était pas concernée par l'angoisse que provoque, selon Lacan, l'entrelacs de chair et de signes.

Pour Christine Angot, dans *Une semaine de vacances* (2012), ou pour Nelly Arcan, auteure de *Putain* (2001), la puissance du sexuel poussé dans l'omnipotence d'un sujet versent ailleurs que dans la jouissance de la négativité. Sont-elles répugnantes, auteures de « cochonneries », comme le signifia un juge narquois à Régine Deforges ? Ces écrivaines

ont assumé la part destructrice du porno, et ses effets narcissiques, conflictuels, duels et démesurés.

Signées par des femmes, certaines images pornos alimentent des débats houleux entre féministes : les performances d'Annie Sprinkle par exemple, exposant sa vulve ouverte par un spéculum, ou les photos de la jeune Eva Ionesco, qui conduisirent sa mère devant les tribunaux.

La passion Francesca (1998) de Gabriel Matzneff, « journal » dont l'héroïne a quinze ans, n'est pas près d'éteindre le feu, alimenté par quantité de ses variations bifurquant dans le vécu. Quant au récit de sa pédophilie, assumée sous le vocable d'*autobiographie*, lorsqu'il m'est tombé sous les yeux, j'ai jugé plus utile et conforme à mes valeurs, en dépit des égards dus au jugement littéraire, de le diriger vers la déchetterie plutôt que vers des lecteurs.

On classe souvent un peu vite. *Le con d'Irène* (1928) d'Aragon est paru dans un ensemble intitulé *La défense de l'infini* (1997) ; on est loin de la définition admise. Il demeure que lever un tabou peut scandaliser le plus libertaire : Cocteau ne chercha-t-il pas, en vain, à faire interdire *Vers libres* (1925) de Radiguet ? Par ailleurs, la pédophilie et le viol ne condamnent pas toute littérature porno à provoquer un désir de lacération.

Soyez réalistes, demandez l'impossible

Nos sociétés diversifient les jeux sexuels, mais les représentations restent majoritairement masculines. David Cronenberg, dont le film de fiction *Crash* (1996) connut bannissement et restrictions de diffusion, a produit des

scènes plus « dépravées » depuis. « Par l'efficace d'un inévitable renversement dialectique, la glaciation des corps et des désirs, notamment lorsqu'elle s'assortit d'un puritanisme qui n'ose dire son nom [...], suscite chez certains artistes contemporains colère, rage et passage à l'acte », écrit Dominique Baqué dans *Mauvais genre(s)* (2002). Henry Miller fut l'un d'eux.

Vanté par Philippe Sollers, le « libertinage » maniaque de Matzneff conforta son donjuanisme exacerbé : « Être différent, c'est être coupable », avait-il écrit dès le début, posant en dandy enflammé. Or, ce n'est pas d'indécence que Vanessa Springora l'accuse en 2020, mais d'emprise et de manipulation destructrices, perpétrées sur des mineur·e·s au nom de l'amour.

Je jouis dans les pavés

« A, noir corset velu » des voyelles de Rimbaud : quel beau fantasme ! En 1978, Michel Camus publiait *Cent photographies choisies dans la série Deux mille photographies du sexe d'une femme* chez Roger Borderie, galeriste. Leur auteur, Henri Maccheroni, en avait tiré plus de huit mille, intitulées « Vanités méditations » ; s'il s'en lassa lui-même, il venait d'inspirer Denis Roche, Bernard Noël, Michel Camus et Michel Butor.

Si « Cachez ce sein... » fut le comble de l'hypocrisie voyeuriste, que serait celui d'un « trop fantasmer » ? Quand le corps sexué, manipulé autant qu'actant, franchit un seuil de sexualité aveugle ? Quand il provoque l'horreur plus que la

réprobation? La répulsion plus que la souillure? La gratuité mortelle plus que le sacrifice?

Ainsi, seront décrétés violences réelles le martyr, la nécrophilie, la profanation des tombes, le fétichisme de la relique, l'extermination génocidaire, le sadomasochisme, la scatologie, le *gang bang*, les films sexistes déclinant une cruauté. Tous ces programmes extatiques, parodiques et contrefaits, menés sous anonymat ou sous pseudonymes, risquent les tracasseries judiciaires, perquisitions, passages en correctionnelle et condamnations, selon des arguments parfois décalés.

Soyons cruels

Qui est cet amateur de porno? Le psychanalyste Serge Tisseron témoigne que le spectateur de films pornos baigne dans les épandages liquides, les ouvertures du corps, les sécrétions, les blessures glauques, refoulées, traumatiques, littéralement psychotiques et non métaphorisées. Leur traduction littérale en scènes « de plaisir » ne signe pas un idéal joyeux : « Le spectateur de ce genre de film, bien sûr, cherche activement des images qui confortent les défenses psychiques qu'il s'est construites. »

Cela concerne aussi le censeur. Dorian Gray, en lisant *À rebours* (1884), qu'il affirma initiatique, aimait-il la pornographie ou le « vice » caché en lui, soudain révélé? Oscar Wilde paya son homosexualité de sa vie. Expérience consistante, cet (a)mur du porno sur des corps réels.

Selon Bataille, la fascination pornographique n'est pas tant immorale qu'elle suspend la morale individuelle, édictée au

nom de la vie et de l'espèce. L'érotisme, comme la mort, réfute l'hypothèse d'un moi fermé sur lui-même. L'individu ne se reproduit pas parce qu'il est mortel, dit Bataille, il est mortel afin que la vie puisse se renouveler.

« Tu me tues, tu me fais du bien », énonce Duras en ce sens dans *Hiroshima mon amour*. C'est le désir redouté de l'altérité, l'expression inversée de la souffrance. Dans le masochisme, l'appel du manque par l'effraction sexuelle arrache à soi.

La pornographie ouvre sur l'inconscient. Alain Fleischer en témoigne avec humour : quand il voulut tourner *Roberte* de Klossowski avec une actrice sulfureuse, l'auteur, étonné, lui répondit que seule Denise, l'inspiratrice alors âgée de plus de soixante ans, pouvait tenir ce rôle.

La magie des boules sans la bougie des mâles

En 2001, la Bibliothèque nationale de France ouvrait son Enfer des livres. On en sortit les curiosa de fétichistes érudits, Pierre Louÿs, Honoré-Gabriel Riqueti, comte de Mirabeau, Paul Morand. Des gravures licencieuses ou albums pornographiques, des estampes aux inscriptions graveleuses : extases divines, enfants impliqués dans des scènes scatologiques, homosexualité libertine, paillardises. Tout le fatras d'Auguste Belloc.

On est loin des vidéos de Uporn ! Mais les voluptés du fouet, est-ce passé ? Yourcenar leur opposait « la liberté sensuelle », elle qui donnait de la pornographie la définition suivante : « qui fait choc et s'use vite ». L'expression discrète de la sexualité, quant à elle, délivrerait « un geste qui dénoue

plutôt qu'il ne rompt » (*Alexis ou Le traité du vain combat*, 1929). On peut toujours rêver de cette sensualité déliée.

Être ou avoir

La dédicace des *Mémoires de Joséphine* (1894) à Cécile, âgée de douze ans, a pu inspirer le bibliothécaire Bataille, rompu aux secrets de la BnF. « Dans huit jours, je vendrai ton pucelage. Tu seras putain comme moi. Le récit que tu vas lire te préparera à ta nouvelle existence. C'est l'histoire de la vie de ta mère; il faut que cela te serve de modèle. Je vis de mon cul, tu vivras de ton cul. Mon exemple te servira. Ta mère qui t'aime, Joséphine. » Ce thème de la mère maquerelle est bien représenté en littérature. Ainsi, *L'amant* (1984) de Duras ou *Le consentement* (2020) de Springora.

Et que dire de la libido infantile, de ce rapport primitif du corps morcelé à la mère, qui dessinera les expériences sexuelles jusque dans la vie adulte? D'où le défilé des propositions pornos imprédictibles, autant d'excursions et de broderies du côté de l'autre, imaginaire et fétichisé, intéressé au bordel d'exister.

D'autres Pauvert subiront les conséquences des condamnations formulées à l'encontre de Flaubert et de Baudelaire. Jamais abolies, les lois répressives de la pornographie, juvénile ou pas, n'ont cessé de se préciser. Mais la législation du Code pénal reste floue sur ce qui constitue l'outrage aux bonnes mœurs, incitation au désordre social que le censeur évalue. Quant aux dommages psychiques, il est urgent que la justice les prenne en compte.

Crée, vole, hurle

Qu'est-ce qu'une relation d'objet, sur laquelle personne ne s'entend ? #MeToo ravive la question : le dégât collatéral causé par le plaisir sexuel imposé est mis en lumière.

Rien de simple pour autant. L'œuvre de Jean Genet défend la pédérastie : « [...] mon imagination est plongée dans l'abjection, mais sur ce point-là, elle est noble, elle est pure. Je me refuse à l'imposture ; et s'il m'arrive d'exagérer, en poussant héros et aventures vers l'horrible ou vers l'obscène, c'est dans le sens de la vérité », expliquait-il au controversé Robert Poulet, en 1956.

L'expérience de l'enfant violé, chez Genet, se raconte ainsi dans le relief de ce qui a été forcé. La pornographie littéraire trouve alors des mots exempts de mascarade et d'explications pour dire ce réel agrafé sur le sujet vivant, marqué, tel qu'il devient. L'objet du désir y est le sacrifice même de la chair. Un morceau réel du corps.

Bien des bibliothécaires demeurent incertains du lieu où classer ces objets ambivalents. Les détruire ? Les oublier, les mépriser ? Dans son luxueux ouvrage *Scènes du plaisir. La gravure libertine* (2015), Patrick Wald Lasowski vante l'art raffiné de cette subjugation fiévreuse : « [l']obscénité de la langue appelle la pornographie de l'image » depuis toujours.

Si l'Enfer à la BnF a disparu en 1977, la cote 8-Y2-90000 vise encore les publications pornos. *Option X, Chaleurs extrêmes, Lesbos plus, Sexcore, Secrets intimes, Plaisirs interdits, Mag travestis, Porno chic, Échangisme, Enjoy, Bad lives, Club exhibition, Débauches, Le voyeur* : clichés ou venin,

ils pullulent entre ridicule et offense, narguant sous cette cote la somme des corps aux désirs insatisfaits.

Impossible d'achever ce « livre de sable » : l'angoisse demeure. Le documentaire *Pornocratie, les nouvelles multinationales du sexe* (2017) évoque cent milliards de pages vues par an sur Internet. Combien parmi ces visiteurs satisfont leur désir que cette monnaie vivante s'anime ? Combien se soucient que le modèle photographié quitte sa posture inerte pour devenir volontaire, libre de l'échange marchand et des pièges du non-consentement ? Et combien parviennent à se libérer de la mortification ?

Inscrire la pornographie dans une libido heureuse, où la sensation est émotionnelle, conditionne ces états psychiques qu'on voudrait redevables à l'égalité, dans l'intervalle de ce qui se dérobe entre corps sexués.

veaux - vaches - cochons

mathieu hachebé

Bien assis, les yeux fermés, il cogne un clou, ouvre les yeux, se redresse, referme les yeux, cogne un autre clou. Son museau frôle le matelas, il est secoué de spasmes. Le chien ouvre les yeux, se redresse, m'observe : je ferme les yeux. Une voiture passe, le chien aboie, j'ouvre les yeux, me redresse.

* *
* *

Mes pieds brûlent. Un peu d'eau froide. Trop froid. J'enlève le bouchon, fais couler l'eau chaude. Ça y est. Je m'étends. Ou presque : le bain fait quatre pieds, j'en fais à peu près six. Mon no man's land : je plonge sous l'eau, suffoque, remonte à la surface. Je suis seul chez moi, clémentine. Viens me rejoindre, clémentine : donne-moi ton cœur bébé, ton corps bébé.

Je me plante là. Je suis là, je me tiens là, je me plante là, et si je veux, je ne bouge pas. Qu'on me décervelle, qu'on me broie : la bouillie habituelle, le mélange incestueux classique. Rester sur mes gardes, rester en rade : rade, radeau, radis, paradis, paradisciplinaire. J'en suis aux définitions : je suis ci, je suis ça, ça et ça, tout ceci, tout cela. Homme, blanc, bourgeois, gaugache, pas-propre, pas-grand-chose, patati, patata. Voir les choses sous un autre angle : le plus réel. Le corps, la vie, le lieu où je vis, les saletés qui m'habitent, la comédie que je me joue. Noter les signes, les symptômes, les causes, les manifestations concrètes. Un minimum de classement (vraiment un strict minimum). Faire avec les moyens que j'ai (vraiment très peu de moyens). Tout recouper : chien-mâître, veaux-vaches, tartines-clémentine.

* * *

Le chien se lèche l'entrejambe, fait sa toilette. Une belle toilette. Rien de plus normal qu'une belle toilette : les autorités recommandent toujours de prendre beaucoup de précautions.

C'est logique, très logique, j'essaie d'être logique, de me faire comprendre, clémentine. Si tout le monde en faisait autant, il n'y aurait pas toute cette merde : rien n'est intouchable, la merde touche au cul, l'arbre est dans ses feuilles.

* *
* *

Je me fais couler un bain. J'y plonge, la prends par les poignets. Pour le reste, je compose. Elle pleure, me serre très fort le bras, le secoue. Tout se confond : ce qui est vrai, ce qui est faux. Je me laisse aller. Je suis épuisé, clémentine. Une heure, deux heures, trois heures. J'ai été allongé pendant trois heures, clémentine. Plus exactement, trois heures, j'ai cru que j'y étais condamné.

La gueule molle, la gueule en miettes. Je ne mastique plus rien. Un café pour me remonter. Deux cafés pour me remonter. Trois cafés pour me remonter. Peut-être aurait-il mieux valu t'écrire un poème, clémentine. Peut-être aurait-il mieux valu faire dans le contemporain : ta bouche berce mes orages blanchis / tête de feu en sanglots / à l'aurore de chair bleue / une étincelle germe sous tes os.

* * *

Le chien se dresse sur ses pattes arrière. Bien appuyé contre la porte, il regarde par la vitre, là-bas, au loin. Encore envie de chier.

Je suis pris ici, clémentine, seul chez moi, enroulé dans ma saleté. Je commente, certes, j'ajoute, certes, je corrige, certes, mais je n'efface rien. Niet. Nada. Mais paraîtrait que corriger, ce serait, ici, bizarrement, ajouter, et qu'ajouter, ce serait réécrire l'histoire avec un petit h, pour effacer la majuscule, clémentine (beaucoup de virgules, de petites verges, pour très peu de mots, clémentine).

* * *

Je fabrique une fenêtre, je l'ouvre, la referme, m'y coince les doigts. Après la fenêtre, la porte. Impossible de l'ouvrir : mes mains tremblent, et je respire comme je mens et je mens en disant que je mens parce que je ne mens pas tout à fait, clémentine.

Je prends la place qui me revient, m'ouvre une bière sur le trône. Je n'épargnerai rien pour me pervertir, me dégrader. Plus-moins, positif-négatif, bon-méchant, bonbon-miel : tout ça m'embête terriblement. Je vais être poli. Pas de construction : un baiser sur la bouche. Rien du tout. Parfois du plaisir. Mais jamais de désir. Alors ça non jamais, clémentine, jamais de désir. La langue énorme, pâteuse. Je termine ma bière. Tous des cochons. La corruption la plus complète, la plus entière. J'ai soif. Ça brise les os. Tous des veaux. Je voudrais ne plus savoir ce que je dois en penser, clémentine. Ce n'est pas une merde de témoignage. Ce n'est pas non plus un défaut d'esprit logique, ça non. À la fin, tout le monde aura compris : l'accueil, la quiche, les courses.

* * *

Deux œufs, pain, fromage, café. Je me gave et j'achève. J'ai voulu parler d'elle, de la vie, du monde. Mais je ne sais parler que de moi : mon café, mon bain, ma bière, mes œufs, mes poèmes. Je connecte, j'associe, je montre la grosse merde en moi. Ce n'est pas très original, mais je le vis. Il ne suffit pas de dire le-chien-le-maître-le-monstre. Il ne suffit pas non plus de s'excuser. Mais quand même, l'ail, l'oignon cru, l'échalote, les sauces à la viande, la ciboulette, le café, le confessionnal, la salle de bain, la chambre conjugale : tout ça m'embête terriblement. Un monstre, un vrai monstre.

Comment je suis devenue cougar avant l'âge

Virginie Fournier

J'aurais préféré ne pas révéler cette histoire.

Elle montre des facettes de moi que je dissimulerais si je ne voulais pas tant écrire. Et écrire est une action impossible si je ne m'use pas dans ce processus, si je ne *me* risque pas, quitte à augmenter le réel pour débusquer des possibles. Ce risque est à prendre en considération puisque je suis une femme, une femme *aimée* même. Une femme qui, au quotidien, dérobe ses parcelles d'ombre, estompe ses glissements identitaires pour pouvoir prétendre au couple. Une femme qui, en somme, stabilise un état d'âme pour que la communion s'opère. J'aspire à la fusion avec Vincent, au point d'en espérer beaucoup. Je veux dire : je le désire moins libre que moi je peux l'être avec lui. Je voudrais le contraindre de toutes mes forces pour qu'il m'appartienne ; souvent par candide besoin de l'aimer plus que le reste, parfois par peur qu'il se rende compte de mes obsessions et lâchetés.

Anyway, les dés sont truqués : l'histoire une fois racontée divergera forcément de la réalité. Vous ne saurez jamais ce

qui s'est passé exactement tout comme vous ne saurez pas ce qui différencie les détails auxquels j'accorde de l'importance de ceux que j'écarte. Et ce n'est pas comme si c'était fair de mon bord, comme si vous n'alliez pas retirer de ce récit que ce qui vous attire – comme ce titre racoleur et probablement faux. Vous avez ce que vous méritez : rien de plus qu'une maudite narratrice.

J'étais à l'autre bout de la terre. J'étais seule. Un peu parce que je voulais vivre l'aventure du voyage, beaucoup parce que je voulais me revoir, m'incarner sans mes points de repère habituels et définir les limites qui me constituent. Seule, donc. Enfin, pas très longtemps. J'attends que mon téléphone se recharge dans la salle commune de l'auberge de jeunesse quand je suis abordée par un jeune Japonais de retour d'un voyage backpack en Europe. On jase un peu, il m'offre de souper avec une amie et lui. J'accepte.

Bunji a des yeux candides et il m'idéalise d'emblée. Ça flatte mon ego et ça m'ennuie tout à la fois. Rapidement, je le catégorise : encore un gars qui tripe sur la fille blanche en voyage, encore un gars qui s'enorgueillit de passer du temps avec moi, tout simplement parce que je rassemble certains traits injustement célébrés. Bunji ne me voit pas, j'en suis convaincue. Il voit ma blancheur et mes yeux bleus, il constate ma facilité à me mouvoir dans la ville sans avoir peur. J'incarne une image fantasmée, je suis pour lui une véritable aventurière.

Bunji s'exclame à toutes mes remarques, il répète mes blagues pour essayer de se les approprier, pour me prouver que notre connivence est immédiate et naturelle. Il répète : « You are amazing ! » Il m'agace, mais je ne l'arrête pas. Je ne mentionne pas Vincent non plus. Si je ne parle pas de

mon amoureux, c'est parce que Bunji ne me pose pas la question, mais surtout parce que je veux lui cacher que je vois son jeu de séduction. Plus précisément, je ne veux pas qu'il sache que j'y reste insensible. Je laisse Bunji courir ; ça m'amuse de le regarder s'enfarger dans ses compliments.

Je joue l'aveugle qui ne distingue pas les efforts flagrants qu'il déploie pour me convaincre que je suis son âme sœur, car je ne veux pas prendre la responsabilité des désirs que je peux susciter. *Man up, Bunji*. Moi, je me dédouane. Ce voyage m'appartient. Dans ma réflexion que je veux féministe, je ne peux pas m'empêcher de me dire que si les genres étaient inversés, si j'étais un homme et lui une femme, je n'aurais pas à prendre le temps d'expliquer que je ne suis pas intéressée, je pourrais le démontrer avec une attitude cordiale mais distante, ce serait mon intérêt qui changerait la donne. En plus, que je me dis, je n'ai pas envie que ma disponibilité sexuelle ne découle que de ma situation conjugale : si j'étais célibataire, il n'y aurait pas plus de chances que ça se passe. Je suis persuadée que mon inaction sera garante de ma fidélité.

À mes yeux, je n'ai rien à perdre et je ne fais rien de mal. J'ai seulement envie de me lier avec ce nouveau lieu, avec les gens qui y vivent. Lors de cette première soirée, Bunji me sert de guide en m'expliquant le menu au restaurant et quelques habitudes culturelles. Il est somme toute gentil, il a des attentions semblables envers son amie (une Allemande de passage dans la ville) et même si sa manière de me regarder me hérisse par moments, je peux admettre que la soirée reste agréable. Petit malaise au retour à l'auberge : je me rends compte que son lit est dans le même dortoir que le mien. Après Osaka, je vais systématiquement réserver des lits dans des chambres non mixtes. En l'apprenant, il me demandera pourquoi avec un air estomaqué, et je n'oserai pas lui dire que je regrette un peu notre rencontre.

En sortant du restaurant, Bunji propose de prendre une bière dans les parages, invitation que son amie décline, mais que moi j'accepte. Nous partons donc tous les deux dans les ruelles d'Osaka et atterrissons dans un minuscule bar extérieur. C'est une très belle nuit, je trinque au saké avec des habitué·e·s, je goûte des spécialités grillées et Bunji me rend service en traduisant quelques informations sur ma personne : Canadienne ; oui, je viens d'arriver ; oui, je suis là pour plusieurs jours, je vais avoir le temps de visiter et d'apprendre à connaître le Japon ; j'ai étudié la littérature, je suis libraire, j'ai trente et un ans... En répétant cette dernière information, Bunji s'étouffe dans son verre et tourne vers moi des yeux déconcertés. Il ne veut pas me dire son âge, qu'il ne me révélera que plusieurs semaines plus tard, sous d'incroyables menaces, quand je serai de retour chez moi. À vingt-quatre ans, il a honte de ne pas être mon aîné. Il m'avait affublée d'une aura de petite fleur fragile à protéger pour mieux la cueillir. À partir de ce moment-là, il décuplera les efforts pour paraître plus grown up que moi, sans pour autant cesser de me mitrailler de flatteries.

Le lendemain, il m'invite à aller visiter le château d'Osaka en sa compagnie. Difficile de déterminer si j'ai vraiment envie de passer cette journée avec lui. J'accepte, à moitié parce que je serais mal à l'aise de refuser, à moitié pour voir ce qui peut bien arriver. En vrai, je soupçonne mon besoin d'attention d'avoir été titillé par l'avalanche de ses compliments outrageusement quêtaines. Nous partons à pied dans la ville. Je me repère mieux que lui, mais il tient à vérifier régulièrement notre itinéraire sur son cellulaire.

Bunji a la démarche inégale d'un adolescent traîné par sa mère au centre d'achats. Il porte de drôles de vêtements, des pantalons carreautes et un polar d'une couleur difficile

à définir. Plus tard, malgré la chaleur et même s'il porte un t-shirt en dessous, il sera embarrassé de l'enlever.

Je lui pose des questions sur ses voyages, il me répond toujours en précisant que l'activité était gratuite, que grosso modo rien ne lui a coûté cher, et il semble très fier de ses capacités à ne rien dépenser. Bunji s'extasie sur la nourriture des kombinis, et son seul critère est leur bas prix. Il opte toujours pour des aliments quasiment périmés, tristement disposés dans une allée près des caisses. Pendant ce temps, Vincent m'envoie des adresses de restaurants gastronomiques où je n'envisagerais jamais de mettre les pieds. Je m'amuse du contraste entre les deux hommes. J'ai l'impression que ni l'un ni l'autre ne comprend ce que j'ai envie de manger.

Ce jour-là, je signale pour la première fois ma relation stable et sérieuse avec un homme que j'admire. Bunji semble surpris, mais il ne change rien à sa manière d'être avec moi. Je suis soudain plus encline à montrer que je ne suis pas libre, car je commence à véritablement ressentir le besoin de me distancier de lui. Je regrette d'avoir accepté son invitation.

Devant Bunji, j'appelle l'amoureux, prétextant le bris de l'appareil photo qu'il m'a offert. Bunji s'éloigne pour me laisser faire mon appel, mais me prend en photo avec son cellulaire lorsque je reviens vers lui. Il dit que j'ai l'air d'un mannequin. Je ris pour cacher mon malaise et je le contredis. Je commence à en avoir un peu marre. Le reste de l'après-midi s'écoule lentement, nous marchons ensemble vers un quartier plutôt éloigné parce que Bunji ne veut pas payer le métro. Je ne saisis pas cette occasion pour poursuivre le trajet seule. Je me sens de plus en plus assommée par ses paroles et j'ai l'impression que je n'arriverai jamais à lui faire comprendre que je ne suis *pas* une personne extraordinaire. J'ai envie de crier *je suis plus qu'une image*.

Le lendemain, pour fuir Bunji, je décide d'aller visiter un musée dont l'entrée est payante. Il ne comprend pas quand j'hésite avant de répondre à l'invitation qu'il me lance. Je finis par accepter que l'on se retrouve plus tard avec ses amis. La soirée se déroule bien, mais je sens qu'ils devinent l'intérêt de Bunji à mon égard, qu'ils remarquent ses attentions, ses rires appuyés dès que je fais de l'humour. J'ai aussi l'impression qu'ils savent que je n'ai pas fait d'efforts pour freiner son désir, que je l'ai même un peu entretenu. Dans un autre contexte, je ne me préoccuperais pas de leur opinion, mais ici, ces suppositions prennent de l'importance. Je me sens sale dans leurs regards. Quand vient le temps pour Bunji de prendre le bus qui le ramène chez lui (une ville côtière éloignée), nous échangeons une étreinte malaisante. Je lui souhaite bonne chance pour le futur. Bunji continue par la suite de m'écrire régulièrement et like systématiquement tout ce que je publie sur les réseaux sociaux.

Moi, je pars à Naoshima, puis à Kyoto. Avec le décalage horaire, il devient difficile de maintenir le contact avec Vincent. Les courriels ne sont pas envisageables de son côté. Je me sens graduellement me transformer, j'ai l'impression de devenir quelqu'une d'autre sans que ça l'intéresse, et même, sans qu'il s'en doute. Je voudrais lui parler de mon ébranlement identitaire, lui envoyer des lettres interminables sur le sujet, partager avec lui tout ce qui glisse en moi. Je me découvre une capacité à lui communiquer des aspects importants de ma personnalité que le voyage fait ressurgir en force, et que je ne lui avais que brièvement exposés jusque-là. Il ne semble toutefois pas chercher à comprendre ces enjeux dans leur complexité. Je suis profondément choquée par le manque de curiosité de Vincent. Est-ce que je ne suis pas une personne fascinante ? Ma vision du monde, ma manière

de raconter ne devraient-elles pas le pousser à boire mes paroles, à attendre mes récits, à guetter mes courriels? Je voudrais provoquer de telles réactions chez lui, mais je ne sais pas de quel exotisme me parer pour y parvenir si me rendre au bout de la terre ne lui suffit pas.

Je boude. Je lui en veux, à mon amoureux, de ne pas être plus dépendant, de ne pas avoir besoin de moi comme je le souhaiterais, de ne jamais déborder de ce qu'il veut bien me concéder, d'être si économe de son attention. Je connais mon orgueil. Je veux contrôler son désir, je veux Vincent soumis et incapable d'endurer mon absence, je veux lui inspirer une parcelle de ce que j'inflige de manière si intense à Bunji. Au fond, j'ai peur d'être en train de découvrir que je suis, en fait, la Bunji de notre couple. Est-ce qu'il ne m'arrive pas, à moi aussi, de sautiller lamentablement pour attirer son attention? De rire plus fort, de forcer des sourires en caressant son avant-bras pour lui confirmer son importance? C'est vrai, je suis une source fiable de care pour lui. J'anticipe facilement ses besoins et ses envies. Je tire souvent la couverture pour l'attirer vers moi, je fais tout en mon pouvoir pour capter son attention.

Je parle chaque jour à Bunji alors que s'espacent mes conversations avec Vincent. Nos échanges deviennent presque télégraphiques, ce qui m'ennuie profondément. Le contacter devient presque une corvée. Peu à peu, je me rabats sur Bunji, j'oublie tout ce qui m'énervait chez lui. J'alterne les textos entre Vincent et lui, je copie et colle le même message, compare le contenu et la vitesse de leurs réponses. Bunji s'ouvre un peu plus à moi, nous n'avons rien en commun ou presque, mais je suis devenue accro à son attention immédiate, à sa quasi constante disponibilité, à l'inverse de mon amoureux qui a une vie pleine et active

en mon absence. Que Vincent puisse gérer notre relation de manière aussi saine et adéquate – pour lui – m’angoisse profondément. Je me jette sur le dévouement infailible de Bunji, sur son admiration sans bornes. Bunji qui croit paraître viril et m’impressionner quand ses moves de séduction suintent plutôt l’inexpérience. J’endosse cette objectification, même si dans ce cas-ci je dévalue celui qui me regarde, parce que je le sens sous mon contrôle et que j’aime le manipuler. Je me mets à bouillonner de désirs pour le corps de brindille de Bunji tout en sachant que ces fantasmes ne sont qu’une manière de reprendre possession d’une part de moi-même que j’ai délaissée pour l’amour de Vincent, de combler un vide causé par mes insatisfactions dans notre couple. Étrangement, le fait de me tourner vers Bunji dans ces moments critiques éponge mes débordements et m’évite d’affronter mon chum, de lui lancer au visage les vérités que j’ai découvertes en moi. Je flotte dans un entre-deux qui me permet de rester hors de portée des deux hommes, de contrôler un peu mieux nos échanges grâce à la distance. Les choses en sont à peu près là quand je reviens à Montréal et que je retrouve Vincent.

J’accompagne Vincent à un événement mondain, un événement où il réseaute. Sa carrière est en plein essor. Je l’encourage du mieux que je peux, je me suis faite belle pour l’occasion, *je suis une belle blonde*, je me tiens bien droite sur mes talons hauts, pendant qu’il voltige d’une connaissance à l’autre. Je le soutiens dans cette soirée qui, autrement, m’horripile. Je m’en veux de dépenser pour frayer avec ces gens, je me camoufle du mieux que je peux près du bar. Il est tard, je commande une nouvelle pinte pour me donner une contenance. Je l’ai à peine entamée que Vincent décide

qu'il est temps de partir. Ça me déçoit de ne pas avoir été consultée pour cette décision, même si ce n'est pas très grave puisque je n'ai pas particulièrement envie de rester. Vincent sourit, brillant d'insouciance, et glisse le verre encore plein de bière dans la poche de son manteau. Nous sortons. Je me moque un peu de lui, je le traite de bum en le suivant lentement. Ma démarche est laborieuse. Mes souliers me font mal. Je reprends ma bière et continue de la boire. Nous approchons bientôt de chez moi et empruntons des petites rues ravagées par d'importants travaux. Je reçois des textos de Bunji qui me demande comment se déroulent mes aventures. Il écrit penser à moi. Je lui réponds avec un selfie que je prends rapidement sans que Vincent s'en rende compte. Il m'attend plus loin et me presse de le rejoindre. Je crie à mon tour, mon ton est dramatique : « J'avance au rythme qui me convient. Je me suis mise belle pour toi, et ça me fait mal. »

Vincent se radoucit et revient vers moi. Il est content de sa soirée, satisfait de me voir le suivre. Son pas est joyeux, il a l'air tannant. Il m'enserme dans ses bras avec sa béatitude de gars chaud : « T'es belle comme la nuit. » Je me surprends à me dire *tiens, lui aussi est coupable d'outrage québécois*. Vincent décide de nous prendre en photo. Nous posons en amoureux avec pour cadre les lumières lointaines du centre-ville. J'ai peut-être l'air qu'il attend de moi sur l'image, une expression qui ne laisse rien transparaître de ma fragilité, mais je me demande comment il peut ne pas sentir ma brisure interne. *Il me regarde en pensant qu'il me voit, il ne me découvre plus*. Nous recommençons à marcher. Après quelques pas, je lance mon verre contre le trottoir, où il éclate bruyamment. Des éclaboussures de bière coulent sur mon visage. La spontanéité de ma violence surprend Vincent,

mais me fait un bien immense. Je constate les dégâts, des enfants risquent de se couper demain matin, mais j'éprouve une étrange fierté quand même. Je crois que ça en a valu la peine, car je me sens réintégrer quelque chose. Vincent et moi ferons l'amour avec beaucoup de tendresse cette nuit-là. Je ne lui expliquerai rien de mon geste libérateur.

Les échanges avec Bunji vont en s'estompant, mon désintérêt s'accroît. Je suis pas mal certaine que ça l'a blessé. Les choses n'ont pas beaucoup changé avec Vincent, j'ai peu à peu perdu l'envie de partager les franges les plus vraies de mon identité. Je continue de l'admirer dans son ombre, confortable, tout en restant démangée par de nouvelles facettes de mon désir. Je regarde souvent les hommes plus jeunes autour de moi, leurs mollets graciles, j'admire leur fragilité, leur capacité à se briser facilement. Je m'en inspire pour écrire des nouvelles érotiques que je conserve dans un dossier bien caché dans mon ordinateur. Dans mes histoires, mes personnages sont soumis à ma subjectivité totalisante où ils étouffent, car je me donne, dans l'écriture, le pouvoir de dominer sur tous les plans.

Sauf que rien de tel ne va m'arriver dans la réalité. Ou plutôt, vous ne le saurez jamais.

Je n'ai pas tout écrit.

L'hygiène de la prostitution

Léonore Brassard

Tu aimais l'odeur de mon sexe, disais-tu. Je te parlais moi, intraitable, comme un défi, dans les premiers jours de nous deux, de mon dégoût pour l'odeur du sperme, te disais que le sperme, tout entier visqueux, condensait à lui seul mon dégoût des hommes; et, reprenant les mots de Scyllah qui m'avertissait il y a dix ans déjà, avec les serviettes sales à laver dans les bras : on ne saisit pas à sa juste mesure, avant la prostitution, à quel point le sperme a une odeur qui lui est spécifique. Oui, je te disais que l'odeur du sperme est un savoir pratique qui ne s'acquiert que dans la patiente rigueur du travail clos.

C'est une odeur qu'on ne peut identifier dans la vie de tous les jours, on ne la cerne bien que pour peu que l'on putasse et alors ça vient plutôt vite, comme le reste d'ailleurs, comme l'accumulation, qui n'est surtout pas une affaire de nombres. Peut-être le mariage permet-il lui aussi de deviner, dans les longueurs, et comment saurais-je cela puisque je me refuse à cet amour d'attachement, amour sans coupure, cet amour incomplet de mère; mais peut-être un mari laisse-t-il aussi l'odeur s'imposer au

bout du compte, dans l'épuisement du ratage, et peut-être les années d'union, à faire le lavage comme Scyllah la pile toujours renouvelée des serviettes sales, peut-être qu'à force, les années accumulées avec un seul homme permettent à l'odeur de remonter, et peut-être que le mariage sait finalement aboutir à l'impatience en quarante minutes trouvées par la prostituée. Je te disais : chez nous, tout est toujours plus efficace. Mais, ajoutais-je : le mariage ne donne pas lieu à pareille induction dans les différences, cela n'est pas possible, ni au savoir-faire de la catégorisation, couplé à un dégoût général, non, dans le mariage je ne crois pas qu'on en prenne la mesure, car elle ne se passe pas de l'assemblage minutieux des odeurs différentes qui se répandent dans la prostitution ; oui, car je peux moi deviner, au nez, si c'est un Indien ou un Chinois qui occupe la chambre deux, et j'ajoutais qu'il n'y a pas de racisme dans la prostitution, seulement une nosographie. Je te parlais de ma haine mesurée, j'en faisais un tableau, une éthique, celle de ma haine du sperme, des odeurs individuelles, j'exposais chacune des cases qui me renvoyaient encore à différentes bouches, insupportables parfois de parler, mais toujours au moins encore de s'ouvrir, et c'est vrai qu'elles, ces bouches, te disais-je, jouissent sans doute de ce dégoût à leur endroit que j'ai, et qu'alors je le cultive, ce dégoût, pour l'efficacité et l'argent : je soupçonne les hommes de ne jouir que de ça, du dégoût qu'ils inspirent. J'insistais : il faut s'être prostituée pour détester à sa juste valeur l'odeur du sperme, et ce n'est pas un jugement de compétence pour les femmes moins closes, c'est une question objective, d'éprouvettes, comme les catégories, de détachement affectif, de distance professionnelle, je disais : il n'y a que

les putains pour avoir assez donné et assez reçu dans la mesure, il n'y a que les putains pour savoir autant, dans ce métier clinique qui n'a que peu à voir avec le sexe, ce métier qui est d'abord une affaire d'hygiène, de contrôle, et de fluides à gérer.

Oui, c'est grâce à l'accumulation des mouchoirs et aux débordements sur les mains qu'il est permis d'extraire de chaque client un parfum qui, mêlé à celui des autres, se transforme en une idée générale du sperme, celle-là qui reste dans l'air longtemps après leur satisfaction ridicule à se vider. Il est vrai que les hommes s'extasient à voix haute devant leur sperme, qu'ils regardent, chaque fois encore étonnés de ce qui peut d'eux surgir, et quand ils s'exclament béats devant la quantité liquide qu'ils évacuent, dont l'odeur dépasse de vingt fois le volume, ils ne manqueront jamais de me faire penser aux enfants qui demandent fiers à leur mère de confirmer la beauté de leur merde, et les hommes me font dans chaque mouvement de leurs réclamations nourricières penser à des garçons, et à leur mère, et à leur merde, jusqu'à surtout leur façon de téter mes seins. Alors c'est vrai : mon dégoût du sperme rejoint celui que j'ai pour les enfants, et tout pareillement pour les corps d'hommes qui sont des corps vieillis et flasques et pourtant encore bambins, comme surtout les visages imberbes, ces corps qui ne s'efforcent pas : c'est de l'odeur du sperme sans doute que me vient mon dédain sans fin pour les corps mous des hommes. Il relève peut-être alors à l'alimentation, au mode de vie toujours à refaire chez les hommes qui ne savent jamais se tenir seuls, qui ont besoin toujours de leur mère et aussi de leur putain, oui l'odeur du sperme rejoint pour moi là l'allure du corps, mais encore mon

dégoût du sperme, plus envahissant, déborde mon dégoût pour le gras accroché au gras, le contient et le surpasse. Je me plais souvent à répéter que je ne juge un homme qu'à sa découpe, qu'il me faut des muscles pour m'extraire de leur mollesse d'enfant dans les jupes et le gras de bébé, qu'il me faut des muscles : car les muscles des hommes sont comme l'argent pour moi ; ils sont les restes sur le corps d'un travail de mesures, ils sont les témoins de la ténacité d'un compte, comme du mien, du contrôle dans l'effort sans se perdre dans le plaisir qui fait battre la queue ; je te disais que les muscles sont tout ce qui détache les hommes de leur mère, ce qui les détache de la viscosité en les détachant du gras, et les hommes sans muscles m'insultent de leur corps sans éthique.

Oui, dans l'odeur et la texture, le sperme, comme le gras, rejoint tout entier la mauvaise volonté des hommes à séduire par la vie matérielle, leur ignorance crasse dans la plainte de leurs besoins ; et c'est cela qui éternellement me les rend méprisables, ces corps qui vieillissent à rester à leur mère accrochés. Je te disais : c'est à force de se faire excuser par maman qui ne leur dira jamais enfin qu'ils dégoûtent – et quand leur dira-t-on –, maman qui fait jusqu'à trente ans la lessive, maman qui vide toujours la corbeille à papier sans parler de l'odeur des mouchoirs – c'est à force de ne pas se laver et de ne pas se raser et de ne pas manger ses épinards, c'est à force de la vie matérielle jamais prise en charge que surgissent tous les plis des hommes qu'ils nous déversent tour à tour. Et en cela, l'amour maternel ressemble à l'amour qu'on donne aux chiens, oui, les mères traitent leurs fils comme d'autres traitent leur chien, dans la même bêtise, dans la jouissance d'une loyauté à tout rompre, et si les

mères soignent leur garçon comme d'autres leur chien, il n'y a sans doute pas de surprise à ce que l'un et l'autre aient l'odeur en partage. Tu me disais qu'à ton départ en appartement ta mère inconsolable a dormi des mois dans ton lit d'enfant, et je te dirai jusqu'au bout de mon souffle que rien ne nuit au monde comme l'amour en nid des mères pour leurs petits garçons, que rien ne nuit au monde comme cet amour qui devrait mourir dans l'œuf et sur l'œuf, qui devrait comme elles mourir en couches.

Tu m'as dit : je ne savais pas, pour l'odeur – et j'étais heureuse de t'apprendre ce que m'inspiraient ceux de ta race dans leur satisfaction ridicule à force d'avoir le nez trop loin de la queue ; si vous étiez un peu plus souples, aussi, un peu moins gras, aussi, assez souples pour vous mettre le nez là, vous cesseriez de vous répandre comme si c'était un exploit, car il n'y a pas de quoi être fiers, pourrais-je ajouter, il n'y a pas de quoi être fiers. Mais voilà : quand j'ai pris ton sperme en preuve dans le creux de ma main pour le porter à mon nez puis au tien, dans l'illusion de t'apprendre et que tu saches, j'ai découvert hallucinée que ton sperme ne sentait pas, qu'il coulait comme de l'eau, ou comme de la cyprine.

J'ai tout de suite mis ça sur le compte de l'alimentation et du sport. Je t'ai dit : si ton sperme ne sent rien, c'est grâce à ta santé ; c'est grâce aux efforts que tu fais sur ton poids, grâce aux légumes verts, à l'haltérophilie, à ta faible consommation d'alcool, j'aurais pu dire : si ton sperme ne sent rien, c'est à cause du respect que tu as, c'est parce que tu t'entraînes, c'est à force d'avoir détaché ton corps. Et ce n'était pas un compliment que je te faisais, ni non plus à ton sperme, non : c'était la continuité d'une insulte adressée à tous les autres, car

si un sperme tel que le tien existait, il fallait qu'il me donne raison et donne tort aux clients et aux hommes, il fallait que ton sperme fasse du leur une histoire de mauvaise volonté : c'est toujours par mauvaise volonté que les hommes sont désagréables aux femmes. Et c'est bien pour cela, ai-je répété, encore, que je n'aime que les corps musclés comme le tien, que je n'aime que les corps qui se regardent, que j'aime les corps puissants qui, dans l'attention portée au miroir, sont aussi infiniment féminins et propres, et j'aimais que tu te rases par esprit d'égalité, et peut-être est-ce à force de prendre goût à l'hygiène sans faille de la prostitution que j'ai moi l'amour du muscle comme Scyllah celui des queues circoncises.

Je crois : j'aimais que ton sperme ne sente rien, parce qu'il t'extrayait des autres, parce qu'il t'extrayait du sexe dans sa saleté commune d'enfant, et de tout ce qui prend au nez, il faisait du sexe quelque chose d'hygiénique, comme dans la prostitution, il faisait du sexe une histoire de ne pas devoir se laver les mains ; contre ton sexe inodore et lisse et ton sperme comme de l'eau, je pouvais froter le mien sans effort, sans question. Et c'est sans doute ce jour-là, celui de la découverte du caractère insipide de ton sperme, que je suis tombée amoureuse de toi, que je t'ai tiré de la masse des hommes : c'est la fadeur de ton sperme qui a fait ton élection. Et j'étais infiniment pâmée devant presque cette stérilité, ta stérilité à mon égard, celle de ton sperme qui ne me parlait pas, qui n'avait pas même de texture, de ton sperme alors sans conséquence ; tu aimais l'odeur de mon sexe et j'aimais, moi, infiniment, que le tien ne sente rien.

Chanter les silences

Yara El-Ghadban

À Francine

Fais chanter les silences. Un soupir n'est pas un vide. Pas un trou. Il a un rythme, une musique. Chante-le-moi, Yara, ton silence. De toutes les choses que ma professeure de piano, Francine, m'a apprises, cette phrase – fais chanter les silences – me revient le plus souvent quand j'écris. Une excitation s'empare de moi à l'idée que le silence puisse être empli de musique. Que tout un monde puisse surgir entre deux notes, puis refluer dès que j'appuie sur la touche du piano. Que derrière la mélodie puisse se cacher une autre mélodie, faite de soupirs, de demi-soupirs, de notes suspendues, de points d'orgue, de respirations, de ruptures subites. Vivre avec le silence, marcher dans la vie enveloppée d'une épaisseur invisible, inaudible. Avancer confiante. La vie palpite au-delà des sens. Le monde n'est pas le monde. Car le monde est laid, sale, violent ; il a le goût du sang et l'odeur de la haine. Je n'entends plus les oiseaux chanter ni le chuchotement du vent. Au petit matin, me réveille une symphonie machinale : avertisseurs, clignotants, cadrans, le bourdonnement persistant du réfrigérateur et des moteurs

des voitures. Ces bruits recouvrent mon quotidien de leur pellicule hermétique, qui me colle à la peau et m'étouffe.

Enfant, j'aimais le bruit, c'était à mes oreilles une énergie, une puissance, le genre que l'on peut absorber en soi et transformer en magie. J'ai grandi dans des villes surpeuplées où le chuchotement de la nature a depuis longtemps cédé à la cacophonie de l'urbanité. Même la nature, la seule que je connaissais – la mer –, était tout sauf silencieuse. Quand elle dort et que la lune tire le rideau des vagues, elle ronfle, la mer, et son ronflement me rassure. Rien à voir avec les lacs miroirs des Laurentides.

Puisque j'étais entourée de bruit, comme toute enfant curieuse, je me demandais ce qui pouvait bien exister au-delà de la musique qui virevoltait autour de moi. Si un possible était possible au bout du son. Je courais après le bruit. J'imaginai un voyage infini, chevauchant les ondes sonores à travers les galaxies. Quelque part à des millions d'années-lumière, mes vocalises, surtout les *aaaaaaaa* longs et bien charnus, cherchent encore un interlocuteur. Pourtant l'espace lui-même est insonore, nous enseignait la professeure de sciences au primaire, le son ne pouvant pas voyager dans le vide. Cette théorie est contestée à présent. L'espace n'est jamais tout à fait vide, paraît-il. Il est parsemé de poussière astrale et d'autres matières mystérieuses qui peuvent servir de tremplin au son. Sauf que cette musique reste imperceptible à l'oreille humaine. Pour nous humaines¹, la vie compose sa trame musicale sur un canevas de silence. Ces paradoxes explosaient dans mon imaginaire de fille jouant sur son petit clavier électronique. Quand Francine,

1. Le féminin dans ce texte est universel.

au collègue à Montréal, me disait de faire chanter les silences, elle redonnait du sens à ma quête d'enfance.

Prendre conscience du jeu du bruit et du silence et le maîtriser sont deux choses bien différentes. Au piano, j'avais du mal à respecter les soupirs, mes mains s'impatientaient et me suppliaient de retomber sur le clavier pour ne pas rater la prochaine phrase musicale. J'abusais de la pédale qui fait résonner les notes au-delà de leur véritable durée. Ma professeure répétait : respire, respire... Respirer ? Laisser planer mes paumes dans cet insupportable entre-deux ? N'étais-je pas déjà assez flottante ? Née sans statut dans un pays qui ne voulait pas de moi, mes tout premiers mots crachés en deux langues, arrachée d'une école puis parachutée dans une autre chaque saison ? Je suis un poisson. Pour respirer, il faut bouger. Nager, nager. Filtrer par mes mouvements l'oxygène dans mes branchies, sinon mourir. C'est ainsi que survivent les exilés. L'immobilité, comme le silence, tue.

Ces moments de flottement entre les notes, et plus tard entre les mots, me terrifiaient. Je poursuivais ma course à travers le bruit, cherchant le bout du son. Dans mon empressement, j'enjambais les puits de silence qui ponctuaient ma vie. Tant mieux. Mieux que de ralentir. Tomber. Disparaître.

Je jouais comme je nageais, en sautant le plus haut possible au passage des vagues. Et j'écrivais comme je jouais, en remplissant tous les silences de mots. Hantée par le besoin de trouver les mots justes, tous les mots qui incarneraient ce que j'imaginai ou ce que je ressentais. Je manquais de vocabulaire. Paradoxe de celles qui parlent plusieurs langues. Le sentiment de manquer toujours de vocabulaire malgré la multitude de mots et d'imaginaires que je porte en moi.

Jongler avec une pluralité que je ne maîtrise pas et qui me réduit à l'impuissance, à l'imposture même. Une pluralité suspecte. À surveiller. Dans un pays où l'on fait de la langue maternelle une obsession, une violence est constamment exercée sur celles qui habitent les frontières. Elles qui ne peuvent adhérer à une langue originelle, encore moins la défendre, ni jurer fidélité à la pureté.

Alors, tant pour montrer patte blanche (oui, cher Québec, j'ai appris ta langue, je ne suis pas là pour saboter tes aspirations souverainistes ni ta révolution tranquille) que pour rester à la hauteur de ce qui jaillissait de mes sens, j'écrivais dans une langue gourmande, des mots complexes pour des émotions complexes. La beauté – mille couches de couleurs, textures, motifs, formes, lignes, matières, jeux d'ombre et de lumière – exigeait l'extravagance des mots. Je me soumettais à une écriture cumulative, quantitative. Un calcul capitaliste de la langue. Et j'étais toujours déficitaire. Je craignais les phrases courtes et simples. J'avais horreur des points à la ligne. Il me fallait des virgules, des points-virgules, des tirets, des parenthèses. J'enchâssais des descriptions dans des descriptions ; aux mots évocateurs, j'ajoutais d'autres mots. Je remplissais chaque espace, comblais les vides, bouchais les trous. Telle une enfant coloriant des images, je revenais sans cesse au même petit coin. Qu'aucun blanc n'échappe à mon coloriage. Que tout soit opaque, dense, impénétrable. L'écriture, mon bouclier, ma carapace de tortue faisant laborieusement son chemin à travers la langue. L'écriture, ma défense contre celles qui m'accuseraient de délit d'immigration, de trilinguisme, d'appartenances (voire d'allégeances) multiples. Je noyais dans un fleuve de mots mes silences et mes multitudes.

Le monde est surpeuplé de mots. Lancés, jetés, gaspillés, abusés. Les mots flottent partout. À la télé, j'écoute la journaliste tout en lisant les nouvelles en bas de l'écran, un œil fixé sur la météo qui affiche ses nuages, soleils, chiffres et mouvements du vent dans la marge à gauche, et l'autre œil surveillant, plus haut, le minuscule cadre où l'on montre une tribune vide et un compte à rebours jusqu'à la prochaine diatribe du président Trump. J'écoute la télé avec les sous-titres même si je maîtrise la langue. Je veux entendre et voir ce que j'entends. Face à la cacophonie quotidienne, je prétends être sourde. Face à l'avalanche de mots, je régresse dans un unilinguisme primaire.

L'acousticien R. Murray Schafer me revient tout à coup à l'esprit, écho de ma vie antérieure d'ethnomusicologue. « The tuning of the world », écrit-il. Tel un piano ou un violon, nous voilà accordées aux bruits dénaturés, envahisseurs de l'« imperialist soundscape¹ », trame sonore du monde depuis les premières expéditions coloniales. Cris tus dans le ventre des négriers. Ventes aux enchères d'hommes, femmes et enfants. Exhibés et stockés dans les ports des futures métropoles cosmopolites avec les fourrures, les épices, le sucre et le tabac. Le paysage sonore impérialiste fait taire les sons de la nature, les appels de la vie nomade et les langues ancestrales qui bercent l'humanité. Colonisées, nos cordes intérieures vibrent au rythme de la chaîne de production. Crissement de trains sur les chemins de fer sciant continents et peuples en mille morceaux. La vie rurale cède ses chants de pâturage, blé ondulant au gré du vent, caquètement de la basse-cour, l'occasionnelle hache

1. R. MURRAY SCHAFER, *The Tuning of the World*, New York, Random House, 1977.

coupant le bois, au battement mécanique de la chaîne d'assemblage dans les usines. Aujourd'hui, l'environnement est saturé de sons non vivants, indistincts, inaudibles, qui envahissent les recoins les plus intimes de la vie. Les signaux wifi, le téléphone et la brosse à dent électrique en recharge perpétuelle, le ventilateur interne de l'ordi ou le chauffage s'allumant dès que la température ambiante baisse au-dessous de 19 degrés... Autant de sons qui s'amalgament à la musique, aux appels de la faune opportuniste de la ville, au brouhaha de la rue, aux voix des gens que j'aime et de celles qui m'adressent la parole depuis les écrans qui pullulent dans la maison. À la pollution lumineuse s'ajoute la pollution sonore que Schafer définit ainsi : l'incapacité d'écouter attentivement. La pollution sonore, ce sont ces ensembles de sons qui peuplent le quotidien et que l'on a appris à ignorer. Si vous pensez résister en vous retirant dans des bulles de silence, détrompez-vous. Il faut plutôt réapprendre à écouter attentivement, nous dit Schafer, à distinguer les sons, percevoir les nuances, tendre l'oreille à la marche déterminée des fourmis et au murmure des feuilles avant qu'elles ne tombent et meurent à l'automne. Apprendre de nouveau à faire chanter les silences.

Je suis de plus en plus loin de la petite fille qui courait après le bruit. Je ne lis plus dans les cafés bondés, je ne porte plus d'écouteurs, ni dans le métro ni en promenade. Je m'arrête aux puits de silence dans l'espoir d'étancher ma soif des sons de la nature, d'y cueillir les pensées. Je ne saute plus au passage des vagues (quand j'ai la chance de retrouver la mer), je plonge loin, plus loin, et je me fâche lorsque mon corps remonte bien malgré moi vers la surface où le bruit de la vie s'empare de la musique de l'eau et l'écrase.

Alors que je le fuyais enfant, je cherche à présent le chant du silence. M'abandonner au vide. Creuser le puits. Déterrer toutes les histoires que je tais en moi. Me laisser traverser par leur chant inaudible jusque dans les coins les plus sombres de moi. Me laisser mourir... Accueillir le silence qui accompagne la mort. Je me demande quels possibles me sont à jamais perdus, quelles autres visions du monde demeurent cachées dans les silences, tuées dans l'œuf, condamnées à l'extinction par manque d'écoute.

Que serait une écriture guidée par le silence ? Il y a l'image de l'écrivaine obsédée par une idée, assise devant l'ordi à taper comme une beatnik, jusqu'à l'épuisement. La vérité est que les jours d'écriture, je les passe surtout à regarder le vide, le bois franc du plancher, l'alternance du blanc et du noir sur le clavier du piano. Parfois, je jette un coup d'œil à la ruelle par la fenêtre, d'autres fois je fixe l'écran pendant une heure, deux, trois, sans qu'une seule idée ou un seul mot me viennent. Le syndrome de la page blanche, on l'appelle, comme si c'était une maladie. Pendant ces moments de rien, pourtant, quelque chose commence.

Mahmoud Darwich écrivait ses poèmes et les abandonnait dans un tiroir. Il les privait de son regard et du soleil des semaines durant, jusqu'à les oublier. Il les relisait alors et s'il se reconnaissait dans le poème, il le rejetait. Il imposait le silence à son poème pour le libérer de son ego de poète¹. Christian Bobin parle de l'écriture comme d'un ami-fantôme : « Tu es ce qui en moi mange du silence². » Et quand Bobin

1. Mahmoud DARWICH, *La Palestine comme métaphore*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar et de l'hébreu par Simone Bitton, Arles, Actes Sud, coll. « Sindbad », 2002.

2. Christian BOBIN, *Un bruit de balançoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [2017] 2019.

évoque « cette autre vie flottant au-dessus du monde comme les couleurs au-dessus des prés », une vie qui « n'est pas faite de briques mais de vide, d'intervalles, de silence », je retrouve le piano et Francine qui prie Yara de laisser ses silences chanter. Les grandes poètes (car les grandes écrivaines, qu'elles soient romancières, essayistes ou journalistes, sont d'abord des poètes face à la vie) m'ont appris ceci : l'écriture se passe dans les silences, entre les mots, au cœur de ces lieux où la poète se retire et confie ses vides. « Entre deux notes de musique, écrit Clarice Lispector, il existe une note, entre deux faits, il existe toujours un fait, entre deux grains de sable, si proches soient-ils l'un de l'autre, il y a toujours un intervalle ; il existe un sentiment qui se trouve entre le sentiment – dans les interstices de la matière primordiale se trouve la ligne de mystère et de feu qui est la respiration du monde, et la continuelle respiration du monde est ce que nous écoutons et que nous appelons silence¹. »

Vas-y. Entre dans mes silences. Confie-moi les tiens. Écoutons chanter nos silences. Qui sait, peut-être naîtra-t-il un jour entre les mots un autre récit du monde, moins cacophonique, moins bruyant. Où la parole, plurielle, l'histoire, symphonique, se déploieront libres. Où chacune déposera son silence, l'offrira à l'autre, l'entendra chanter et chantera le silence de l'autre. Où se rencontreront des univers intérieurs, plus vastes que mon imaginaire, plus riches que mes langues. Réservoir infini d'humanité, de possibles.

Un monde-poème.

Y. E.

1. Clarice LISPECTOR, *La passion selon G. H.*, traduit du brésilien par Claude Farny, Paris, Éditions des femmes-Antoinette Fouque, [1978] 2014.

Une histoire de lecture et une idée de l'écriture

Michaël Trahan

Claude Royet-Journoud dit de l'écriture qu'elle est un métier d'ignorance.

J'aime cette formule, qui place au cœur de la pratique littéraire un rapport paradoxal au savoir, à la connaissance, puis, surtout, à l'inconnu. Un métier, c'est un travail, une profession, une vocation. Mais c'est aussi, au sens commun, un ensemble de compétences et de savoir-faire. Avoir du métier, c'est avoir de l'expérience; c'est pouvoir s'en remettre à ce que l'on sent ou à ce que l'on sait – parfois sans même réaliser qu'on le sait. Le travail créateur repose sur la réflexion, la discipline et la recherche. Mais il implique également une forme de fragilité, dans la mesure où, s'il se caractérise parfois par l'élan ou l'inspiration, il est aussi marqué par le doute et l'incertitude.

J'insiste souvent, en classe et ailleurs, sur une chose assez simple : quand on se trouve devant un texte et qu'on se demande si on doit aller dans telle ou telle direction, ou s'il faut couper tel ou tel passage, par exemple, personne ne peut prendre la décision à notre place. Il y a une souveraineté

en jeu dans ce travail. C'est normal de ne pas savoir quel geste poser. Il y a certes un cortège de textes et de voix qui nous accompagne, mais personne vers qui se tourner pour obtenir directement une réponse. Le pas suivant, il faut le faire soi-même.

Personne ne peut devenir écrivain ou écrivaine à la place de quelqu'un d'autre.

* * *

J'aimerais, à ce sujet, vous raconter une histoire. Elle concerne l'expérience d'un écrivain qui m'a aidé à comprendre que l'exigence de la forme, pour reprendre une expression de René Lapierre à laquelle je suis très attaché, est aussi une question éthique et morale.

Cet écrivain, c'est Emmanuel Carrère, un romancier et journaliste français qui a délaissé la fiction il y a maintenant une vingtaine d'années. En janvier 1993, au moment où il termine la biographie qu'il a consacrée à l'écrivain de science-fiction américain Philip K. Dick, il tombe sur un article à propos de l'affaire Jean-Claude Romand – cet homme qui s'est fait passer pour un médecin, un chercheur travaillant pour l'Organisation mondiale de la santé, pendant près d'une vingtaine d'années et qui, au lieu de se rendre au bureau, passait ses journées dans des cafés ou dans les bois. Il dépensait une énergie invraisemblable pour rendre crédible la vie qu'en réalité il n'avait pas. Et il a défrayé la chronique en janvier 1993 parce qu'au moment où ce théâtre de mensonges a commencé à vaciller, il a abattu les membres de sa famille plutôt que de leur dire la vérité.

Je m'intéresse ici à une décision formelle prise par Carrère dans l'écriture de *L'Adversaire* (2000), le livre qu'il

a finalement écrit sur cette affaire. La décision en question arrive à un point précis de sa trajectoire d'écrivain, et elle a des implications éthiques et morales, qui sont liées à une question de jugement – parce qu'il me faut revenir sur deux jugements différents que j'ai portés sur ce livre à plusieurs années d'intervalle.

J'ai lu *L'Adversaire* pour la première fois il y a plus ou moins une quinzaine d'années. J'avais à peu près vingt ans, je commençais plus sérieusement à me consacrer à l'écriture, et après avoir lu Gilles Deleuze et quelques autres, j'étais très impressionné par les discours qui défendent l'idée que la littérature est une grande affaire universelle : quelque chose qui vise l'impersonnel et qui n'a rien à voir, comme dit Deleuze, avec la « petite affaire privée » des uns et des autres.

Je venais de lire le grand livre de Truman Capote, *In Cold Blood* (1965), le récit d'une autre affaire de meurtre assez sordide – une histoire qui a vraiment eu lieu et que l'écrivain américain raconte avec une précision telle qu'on a l'impression qu'il y était. Mais le livre est écrit à la troisième personne, avec une distance très neutre, comme s'il s'agissait justement d'une histoire de violence universelle et non pas de la « petite affaire privée » de l'écrivain qui ne se serait, justement, pas mêlé de ses affaires. Au final, le livre est une reconstruction des événements aussi factuelle que possible, et l'écrivain n'est nulle part dans le livre, même si dans la réalité il était partout : il est maintenant bien connu que Capote a fréquenté pendant plusieurs années les meurtriers alors qu'il travaillait à cet ouvrage.

Voilà donc où j'en suis il y a quinze ans au moment de lire pour la première fois *L'Adversaire*, un livre dans lequel Emmanuel Carrère, pour raconter l'affaire Jean-Claude

Romand, se met en scène. Le texte est écrit à la première personne, et c'est Carrère qui dit « je ». Il parle de sa vie, il raconte ses contacts avec le meurtrier. Il va même jusqu'à parler d'écriture, à tel point qu'au livre qui aurait dû exister semblait à mes yeux s'être substituée l'histoire de sa genèse. J'étais jeune, j'étais naïf, et je me disais, en somme, que c'était là un geste profondément narcissique. Au lieu d'un livre dont la pureté impersonnelle aurait dû garantir la grandeur littéraire, je me trouvais devant l'histoire d'un homme qui se regardait écrire. Bref, mon jugement était impitoyable et je n'ai pas cherché à aller plus loin dans ma lecture de l'œuvre de Carrère.

Quinze ans plus tard, j'ai eu le temps de faire un baccalauréat, une maîtrise, un doctorat, puis d'écrire deux livres. Nous sommes au printemps 2017. Je viens de soutenir ma thèse, et je tombe par hasard sur un entretien avec Carrère, dans lequel il revient sur l'écriture de *L'Adversaire*, dont je comprends alors qu'il constitue un tournant dans sa trajectoire d'écrivain, puisqu'il n'a plus, par la suite, écrit de roman. À ce jour, tous ses livres à partir de celui-là reposent sur un pacte de lecture où, comme il est indiqué en quatrième de couverture de *D'autres vies que la mienne*, un livre de 2009, « [t]out y est vrai ».

Dans cet entretien, Carrère raconte qu'après sa rencontre avec Jean-Claude Romand, il essayait d'écrire le livre mais n'y arrivait pas. Il désirait le composer à la troisième personne, précisément sur le mode de ce qu'avait fait Truman Capote, mais ça ne fonctionnait pas. Il était bloqué, au point qu'il a décidé, après six ans de travail, d'abandonner ce projet. Au moment de fermer le dossier, il s'est dit qu'il allait quand même consigner quelques notes pour se rappeler, par la suite, ce qu'il avait vécu pendant cette période. Et après

avoir mis de côté les milliers de pages de documentation qu'il avait accumulées, il a écrit trois phrases qui composent finalement le début de *L'Adversaire*. Les voici :

Le matin du samedi 9 janvier 1993, pendant que Jean-Claude Romand tuait sa femme et ses enfants, j'assistais avec les miens à une réunion pédagogique à l'école de Gabriel, notre fils aîné. Il avait cinq ans, l'âge d'Antoine Romand. Nous sommes allés ensuite déjeuner chez mes parents et Romand chez les siens, qu'il a tués après le repas.

Voici le point tournant, auquel je suis revenu quinze ans plus tard. On y voit bien à l'œuvre ce qui m'avait agacé à l'époque : ce parallélisme entre l'histoire de Romand et celle de Carrère, qui met en perspective son samedi, d'une banalité tout à fait désarmante, avec celui du mythomane qui devient en ce jour terrible un meurtrier. J'étais agacé par cette mise en scène de soi, comme si, à mes yeux, le travail de l'écrivain était de s'effacer devant son sujet, et non pas de glisser son histoire personnelle dans ses marges.

Quinze ans plus tard, donc, je lis cet entretien, où Carrère parle de Truman Capote et de son récit à partir d'un fait divers. Il avance l'idée que ce livre est un chef-d'œuvre, mais qu'il repose sur un mensonge par omission qui est inacceptable sur le plan moral. C'est que la dernière partie du récit porte sur les années que les criminels ont passées en prison, et où Capote était à peu près leur seul visiteur. Malgré cela, il s'est effacé du livre. Et il l'a fait pour une raison simple, selon Carrère : il avait de l'amitié pour eux. Il a passé son temps à leur dire qu'il allait leur trouver les meilleurs avocats, qu'il travaillait à faire reporter l'exécution alors qu'il allait constamment à l'église allumer des lampions

dans l'espoir qu'ils soient pendus au plus vite – parce que c'était la seule fin satisfaisante pour son livre. C'est une faute qui paraît, aux yeux de Carrère, pratiquement sans égale dans la littérature, et il défend l'idée que si Truman Capote a ensuite cessé d'écrire, c'est à cause de cette culpabilité monstrueuse que son chef-d'œuvre lui a inspirée.

C'est alors que je suis retourné vers *L'Adversaire*, que j'ai relu, et que ces premières lignes, qui m'avaient semblé une affaire narcissique quinze ans plus tôt, me sont tout d'un coup apparues comme un geste littéraire empreint d'une grande rigueur. Là où j'avais vu quelque chose comme de l'égoïsme, je lisais une exigence de responsabilité envers soi et envers les autres, une exigence qui devait s'inscrire jusque dans la forme de l'œuvre. Une façon de reconnaître que la littérature n'existe pas dans le vide, mais qu'elle est écrite par des hommes et des femmes qui choisissent une façon de se tenir devant leur sujet.

L'ignorance dont j'ai fait preuve dans cette histoire n'est pas celle dont je parle plus haut. Cette ignorance, c'était au fond un refus de comprendre. C'était un aveuglement que je projetais sur le texte sans réussir à envisager pourquoi il avait été écrit ainsi. Faire de l'ignorance un métier, je l'ai réalisé bien plus tard, est le contraire de cette attitude.

*
* * *

Voici où je veux en venir.

La littérature n'est pas qu'une série de problèmes formels ; elle s'inscrit dans la trame de nos vies. J'aimerais vous dire de faire attention aux effets de croyance qui s'attachent à la littérature. J'aimerais vous dire qu'il faut entrer dans l'atelier des écrivains et des écrivaines pour les voir au travail en

regardant par-dessus leur épaule. J'aimerais vous dire que nous sommes en droit d'attendre des œuvres littéraires qu'elles nous apprennent à mieux vivre. J'aimerais vous dire que lire n'est pas juger, que c'est peut-être même le contraire.

J'aimerais vous dire que je ne ferai plus l'erreur que j'ai faite avec le livre de Carrère, mais la vérité est que je l'ignore.

* * *

Qu'est-ce qui, du travail créateur, s'enseigne et s'apprend ?

C'est une question en apparence légitime, et pourtant il m'est impossible d'y répondre, si ce n'est par une autre question : pourquoi cette banale anecdote de lecture m'importe-t-elle ? C'est le chemin qui me tient à cœur, la modulation du regard d'une lecture à l'autre, qui cherche à comprendre de l'intérieur l'expérience littéraire sans évacuer sa dimension existentielle. Je ne veux pas dire que Carrère a raison et que Capote a tort. Leurs livres existent, qui leur donnent raison, chacun à leur manière. Il ne s'agit pas de jouer l'un contre l'autre. Ce que je veux dire est plus simple.

J'essaie de comprendre ce qui, dans la forme d'une vie, structure notre désir d'écrire pour que nous arrivions, par instinct ou par abandon, à prendre des décisions que personne d'autre ne pourrait prendre.

* * *

On peut s'attacher facilement – et très durablement – à une idée de la littérature ou de l'écriture. Il suffit parfois d'un livre, à travers lequel on se met soudain à lire tous les autres. Cela arrive naturellement. On ne s'en rend pas toujours compte.

Mais le dialogue, peu importe quelle forme il prend, nous empêche d'en rester à ce en quoi nous croyons déjà. Ce n'est pas une question d'enseignement mais d'accompagnement : à plusieurs, on écoute mieux les textes, on arrive à les entendre différemment et à comprendre leur genèse, c'est-à-dire comment et pourquoi ils ont été écrits ainsi qu'ils ont été écrits et pas autrement.

L'expérience ne se partage pas, mais au fil du temps on apprend de nos erreurs. On fait preuve de prudence devant les textes. On apprend à faire attention. On apprend à se méfier. On apprend à recommencer. On n'enseigne pas à devenir écrivain ou écrivaine, mais on peut apprendre à revenir à l'ignorance première, celle qui permet d'approcher chaque texte comme un geste littéraire dont il faut accueillir la part d'inconnu sans la ramener à ce que l'on croit déjà savoir.

Quelque chose comme le contraire du repli et le repli en même temps.

Lettre vive

Nathanaël

[Le début de la lettre manque, ainsi que toute indication de provenance. Elle semble ne pas avoir de date. Le texte qui suit a été reconstitué à partir de feuillets décomposés repêchés dans une eau sale de ville. Les ellipses indiquent les passages qui n'ont pu être déchiffrés. Nous en assumons l'entière responsabilité. Nous n'avons pas pris la peine de secourir l'auteur en même temps que la lettre, ayant estimé la valeur historique de cette dernière supérieure à celle du corps détaché pour ainsi dire de son mot. – N. D. É.]

[Nom illisible]

[...]

[...]

[...]

Pardonnez-moi de vous écrire au présent. [...]

Ne voulant guère vous imposer *des préparations anatomiques, des oiseaux morts*, comme le craignait un poète, comme vous le savez, en traduisant Virgile, je ne puis, cela dit, me sortir de ce temps mortuaire qui est celui du maintenant étiré jusqu'à effrètement, et qui est néanmoins le temps des lettres, et de celle-ci en particulier, que je vous adresse en ce lieu advenu qui s'arroge l'instantanéité de sa parole différée. [...] En cela, nous différons, et je m'en réjouis, je vous en remercie, car si le présent est le temps épistolaire (désiré), il est de nécessité celui de l'attente, et je soupçonne que vous m'attendez, vous qui ne savez rien de mon existence ni de ma souffrance déréglée, qui est celle des corps en sursis devant une écriture évacuée, et dont la mémoire s'exclut d'emblée. Je vous en demande pardon, et m'inflige votre patience pour m'expliquer davantage en ce lieu où je ne suis guère admis et d'où je vous arrive mêmement. Il est des lettres qui se refusent à l'écriture.

Mon modeste savoir me vient du philosophe antique qui, ayant désir de graves connaissances, s'est engagé à défaire un jour (et plus d'une fois) une tortue de ses viscères afin d'en vérifier l'humeur, et la découpant de l'aine au menton, il a pu observer sous les cris objectifs de l'animal le battement de son cœur, et ainsi, le pensait-il, l'esprit de son âme. N'en riez point, je vous en supplie, ce que je vous dis là est aussi vrai que le hurlement de la bête marquée au fer rouge et envoyée sur le coutelas du boucher. Ainsi me suis-je instruit à grand-peine quant à la qualité impensable du présent, impensable jusqu'à en imputer son emploi à une lettre de bonne foi comme celle-ci que je mastique depuis des années

et qui m'épuise de ses refus et de ses conjurations, de ses oublis et de ses devancements, de ses maladroites et de ses correspondances. C'est qu'il me fallait vous arriver à temps, et le temps, vous le constatez, ne fait que s'échapper. Plus il s'échappe, plus il me rue sur son assassinat.

Nous sommes tous des fusillés, et tous des imbéciles.

Non, là n'est pas la leçon du philosophe animé par un seul désir de savoir, mais du point de vue de l'épistémologie, son projet me semble douteux. Je préfère la tortue qui agite sa queue dans la boue (loin des hommes!) de Yuan Huan. Car vous conviendrez (mais pourquoi, finalement, vous n'avez à convenir de rien, la convenance est tout compte fait détestable) qu'un philosophe, dans le sens repu et occidental du terme, est bel et bien un homme? (Cela dit, vous serez peut-être d'accord avec moi.) Où que vous soyez au moment où vous me lisez (me lirez), c'est à cet acte de vivisection que nous (« nous ») devons l'histoire toute-puissante de la *Philo-Sophia*, de Platon à Heidegger, avec ses religions et ses racismes et ses redites et ses refoulements. Ainsi nous voici épinglés à la grande carte déchirée du monde tel qu'il s'est admiré dans l'œil des siècles de conquêtes et de déportations.

Comment vous dire? Ma sœur a appris à nager en tombant à l'eau. Lorsque la même occasion s'est présentée à moi (quelques années auparavant – vous voyez comme je m'arrive tardivement), j'ai coulé comme le petit navire que j'étais, derrière le dos tourné du monde. N'allez pas croire que j'en veuille au monde de m'avoir fait sombrer, mais plutôt de m'avoir hissé vers l'aire oxygénée, alors

que le rêve s'introduisait déjà si doucement en moi. Mais vous savez, tout ce que je vous dis là est invention. Je n'ai pas de sœur. Des piscines, je ne connais que la colère et l'indignation devant la mer. Des poissons, j'en ai plein le ventre, derrière comme devant. En ce sens, je suis comme l'albatros sur le pont du bâtiment, dans lequel les passagers enfouissent leurs pieds sanguinolents. S'agit-il d'un présent ? On appelle cela *histoire*. Et on racle et on racle jusqu'au rapt fantasmé.

Il va sans dire, mais permettez-moi tout de même de le dire en l'écrivant, que je vous parle du langage, tenu, détenu, empêché ou dévolu. Meurt-on au présent ? *Ich sterbe*, a-t-on entendu dire Tchekhov au moment de son trépas, mais le présent lui vient de l'écriture de cela, dont la transposition (du récit) lui vaut son actualité. Ainsi est-ce au *report* qu'est dû le présent de l'affirmation de la mort survenue. Un présent tardif qui s'attend, intraduisible, et traduit néanmoins, dans les lettres tropiques s'adressant à ses lecteurs et qui s'attardent à *l'usage de la parole*. Ce que je vous dis là est d'une évidence surmenante pour vous qui avez pensé cela, qui l'avez écrit et vécu jusqu'au déchaînement des langues ligotées aux corps désseparés. Qui donc use de la parole sans en être usé ? La langue est un forfait.

[...] d'un rêve, l'autre nuit, terrible, qui a interrompu l'écriture de ce que serait ma lettre si j'arrivais à la formuler *comme si je m'adressais à vous*, c'est-à-dire en votre présence même, devant votre personne, bien que nourrissant quelques doutes quant à la possibilité de cela, sur laquelle je reviendrai incessamment. Il ne sert à rien de s'affoler (pourtant je

m'affole dans tous les sens), car je vois bien, déjà, ce en quoi ces mots dérapent obstinément, se refusant à la sensibilité que je voudrais pouvoir leur assigner. Le présent, impensable, comme je vous le disais, se doit d'être pensé, jusqu'à l'oblitération d'un tel ordonnancement. Ce qui se dit *monde*, et qui espère encore sa destruction afin enfin de pouvoir *respirer*. (Si cela m'était permis, je vous inviterais à descendre avec moi sur la plage où une pluie tomberait de la lune sous l'effet de l'éclipse, et la mer dévastée retournerait les terres. Cela aussi est une écriture, de la fin, soit, et combien inespérée, d'un futur inconditionnel.)

Très tôt j'ai compris que l'écrivain n'était autre que la place publique. Cela me semble aujourd'hui une pensée anachronique puisqu'il n'en existe presque plus, d'écrivains, et que l'idée même de l'écriture (qui ne s'appelle plus ainsi), entretenue par les écoles qui la martyrisent, est d'un cynisme éclatant. Entre la lettre et le rêve, il y a la corde raide. Je ne vous parle pas du corps, rapatrié dans un cercueil plombé rangé dans la cale d'un avion se dirigeant vers le désert fleurissant de fusils. Si je vous écris, c'est que j'ai la certitude que vous me comprendrez lorsque je vous dis que *je vous vis au présent* et que ce qui m'arrive en vous écrivant comme je le fais m'oblige à un dénuement total. Je suis la plaque photographique qui reçoit dans sa chair l'image happée du papier, je vous lis, je me défais, et me signant de votre nom, je vous arrive, sans manières, je me déshabille et je m'introduis dans le rêve où vous-même, de tout votre long, êtes peau d'ours et boiseries, et la mémoire du tir et de l'attirance font de moi votre proie, vous comprenez, tout me vient de vous, je me convoque à votre instance. Je suis à vous, sommairement. C'est ce décalage que j'entends lorsque je vous dis mortellement mon désir de présent jusque dans l'exécution de la lettre ainsi figurée.

C'était, il y a quelque temps de cela, dans la cuisine de Yoshimoto Banana, elle me demandait *Sur quoi tu te bases, toi, pour te faire une idée ?* Cela m'avait frappé sur le coup, et c'est au retour, en traversant le petit jardin aux arbres coupés trempé dans les urines des chiens du quartier où les tourterelles traînent douloureusement de la patte, que j'ai pu me former une idée de l'exergue, de ce *donc* qui appelle le présent dans l'interstice de l'intempestive reconnaissance d'une certaine vacuité. C'est un corps sur le point de disparaître, un tuage imminent, une jouissance explicitement refoulée, et alphabet de remontrances, une vigie surpeuplée, et expulsion. On m'avait récemment formulé la conjecture selon laquelle l'abrogation de loi entraînerait l'éradication de la criminalité. Une conviction loufoque, m'avait-il semblé, de cause à fourvoyé effet ; cela dit, je l'ai quand même méditée un certain temps, à force qu'on me l'ait répétée à l'oreille, et la conséquence de cette attitude m'a semblé être la suivante : que la langue ne fait que s'anticiper. Et que si le crime tient à cette chose dite *loi* (par contre-distinction avec la justice), c'est que cette dernière tient à une forme d'obédience, qui n'est autre que celle d'un fanatisme religieux qui n'est lui-même que le fanatisme de la loi (absence de pensée) – c'est le sceau des monothéismes, y compris ceux qui sont redistribués sur un panthéon de divinités rassemblées sous l'égide d'une promiscue *unité* béatement entretenue. (Les *écritures*, vous n'en doutez point, sont le travail fastidieux d'un ou de plusieurs faussaires.) J'ai voulu me prévaloir contre le récit du père qui tue le fils pour son dieu, si longuement commenté, et que je voyais si vite venir, d'exergue en exergue et de traité en traité, mais me retrouvant dans l'arène, pour ainsi dire, avec les pauvres

taureaux saignés (dont je suis, comme je vous l'ai dit), j'ai su, intimement, et sans trop devoir exercer mon imagination, que le père, en détournant le visage de la progéniture qu'il est sur le point d'égorger, confond son désir de meurtre (obéissance à la loi) et celui de l'aimer, au fond de sa chair éjaculée. Le père, tout pénétré qu'il est d'admiration pour son enfant, ne veut (ainsi le désir se fait volonté en l'œil du légataire ayant transformé son obéissance en une pulsion dont il est l'auteur) que la consommation de l'acte même, l'insertion dans le corps qu'il a (éperdument – et fanatiquement) engendré. J'ai par la suite passé la nuit dans un cimetière où je fuyais les autorités, et cela m'a donné l'occasion de prolonger ma réflexion que je vous demande encore quelque temps de supporter, m'infligeant par là même l'appendice de votre patience, car il me semble qu'elle vous concerne tout autant. N'ayant le loisir du farniente d'un Rousseau persécuté et joyeux prisonnier de son île, je suis retourné fouiller dans la question de mon *idée*, pour méditer sur mes restes et les aléatoires filiations dont on fait si grand cas, et qui sans doute et finalement, y sont pour quelque chose dans le présent dont j'aimerais vous parler et qui continue malgré mes meilleures intentions de fuir ma lettre devancée. M'étant longuement départi de tout ressort monothéiste jusque dans leur hasardeuse sexualité, je me puis tout de même vanter d'une certaine curiosité envers quelques courants mystiques dont l'impression m'est restée quant à la temporalité qui nous lie, qui est celle, tardive, je vous le dis encore, d'un présent circonspect à l'égard de lui-même, et dont la catastrophe est peut-être redevable à un silence dont le fondement ne se pourra jamais (fort heureusement) discerner. Je ne vous parle pas d'origines, bien entendu, mais d'un éternel retour sur les lieux d'une insuffisance. Le mot employé par Asher

ben David, neveu d'Isaac l'Aveugle, est celui d'*indifférence* – et cela est un mot qui nous concerne tous les deux, nous qui sommes actuellement liés dans ces phrases que je vous adresse et qui me viennent de vous, de votre souffle, de vos souffrances, de la mort qui nous unit. Dans ses élucidations (parfois élucubratrices) des séfirot, ce même ben David qualifie l'alef justement de *point d'indifférence*. Cette lettre, à laquelle est attribué un *souffle sourd*, et qui d'habitude ouvre l'alphabet de son silence impérieux, *ne devrait proprement apparaître et être prononcée qu'à la fin de la série alphabétique, car elle est plus intérieure et plus celée que ne l'est toute autre lettre*. Pourquoi donc cette ouverture lui serait-elle accordée, si ce n'est que *les lettres qui la suivent tiennent d'elle [leur force], que toutes en jaillissent et se nourrissent d'elle*, etc. Étonnante logique que celle qui attribue le début à la fin, et la voix au silence, le corps finalement à sa défaite, car toute prononciation s'arrêterait là (comme la lame à la gorge et l'implantation du désir dans le regard d'un autre). Nous en serions à un tel point subjugués, et pouvons ainsi nous remettre à cette puissance d'où découlent nos actes les plus insidieux et les plus libidinaux. Si la langue est pulsion, l'écriture en est son arrêté.

[Quelques mots raturés et ce qui ressemble à une date, indéchiffrable. – N. D. É.]

J'ai dû encore me retirer de ma lettre afin de me remettre de mon excitation. Vous vous imaginez peut-être le trouble qui me vient en vous révélant ce que vous me montrez de vous, et qui entre ainsi en ma possession jusqu'à saturation

de votre nom. J'en mettrais ma main au feu sidéral. Ces itinéraires me reviennent comme une mémoire, et pourtant c'est vous qui les avez écrits. Je vous en tiens rigueur ! Car mon corps n'en peut plus de son battement, et de cette montée incessante jusqu'à vous qui me riez au nez. Sachez que mon présent est le vôtre et que vous me le devez ! *Parmi moi / de moi-même / à moi-même / hors toute constellation*. N'y a-t-il pas là le schéma déroutant d'une traduction irrémédiable ? Chaque fois un moi autre, et chute et relais expiatoire. Ce qui sort m'intente et m'exode. *Vibre mot*, poursuit le poète, *j'aurai chance hors du labyrinthe*. Le pensez-vous aussi ? Sachez que je vous attendrai, moi, je vous attends, à l'issue de ce qui vous incombe et qui me fourvoie.

N'est-ce pas vous-même qui avez écrit : *Longtemps je t'ai cherché. C'était mon droit. Je suis venu jusqu'à toi dans le désir de cette chose qui est en toi, et fouillant comme il me revenait de fouiller, j'ai fait comme le philosophe, j'ai ouvert le bassin de l'aine au cou, j'ai vu ce qui battait, et la brèche qui en résultait, et en ce lieu disparu, ce qui m'arrivait était nom perdu et sang superflu, heureux, j'étais d'avoir été jusqu'à toi, en cela qui t'échappait, auteur, en soi.*

Vous qui vivez, de livre en livre, et qui en mourrez tout autant, sachez qu'il n'est pas d'auteur vivant qui puisse de sa bouche défendre son idée, écartelée comme elle l'est entre le présent de son forfait et l'avenance de sa disparition. Est-il encore nécessaire de vous rappeler, vous qui tremblez de votre défunte écriture, que l'assassin c'est vous-même qui me dites *y es un mundo blanco y sin ti*.

Je ne signerai guère de mon nom qui est vôtre, m'étant survenu dans le rêve périliclé, mais me tends jusqu'à vous dans l'étreinte qui est garante, au présent comme à jamais, de notre asphyxie.

[La lettre n'est pas signée. Nous avons par ailleurs, au bout de laborieuses recherches, pu identifier les auteurs des passages cités. Il s'agit de Paul Valéry, Nathalie Sarraute, Gershom Scholem, Aimé Césaire et Alejandra Pizarnik. Nous n'avons pu vérifier la véracité des faits relatés dans la lettre, ni l'amitié proclamée de Yoshimoto Banana que nous n'avons pas réussi à joindre. Le nom du philosophe ne nous est pas venu. – N. D. É.]

ADDENDUM

[Sur un feuillet séparé retrouvé avec les feuillets de la lettre, tracés d'une autre main, nous avons prélevé les vers suivants, de Baudelaire, que nous prenons le soin de reproduire ici, en tant qu'exergue éventuel, après coup : « — Mais pourquoi pleure-t-elle ? / [...] / — Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu ! Et parce qu'elle vit ! Mais ce qu'elle déplore / Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux, / C'est que demain, hélas, il faudra vivre encore ! / Demain, après-demain et toujours ! — Comme nous ! »]

notices

Titulaire d'une maîtrise en cinéma, **Victor Bégin** travaille également dans le domaine de la littérature. Il a publié nouvelles, poésies et photographies dans quelques revues, en plus de s'être récemment lancé dans le théâtre. On peut retrouver ses poèmes affichés dans certains parcs de Montréal et dans quelques courts-métrages. Il anime le projet Poésie d'espionnage et codirige la revue *Nyx*.

Pascale Bérubé est une femme et une autrice. Dans son travail, elle s'intéresse aux idées du corps et de l'intime, et elle éprouve une fascination de plus en plus présente pour l'eau. Elle tente de produire une écriture à la fois limpide, coupante et éthérée. Elle a été la lionne de l'ouvrage collectif *Zodiaque* (2019), aux éditions de la Mèche, en plus de participer au projet *Douleur sentimentale puante* (2019), de Sara Hébert, aux éditions Somme toute et de publier dans plusieurs zines et revues, dont le numéro d'*Estuaire* consacré à l'Internet.

Né en France, **Loic Bourdeau** est professeur adjoint en études françaises et francophones à l'Université de Louisiane à Lafayette. Sa recherche porte principalement sur les productions littéraires et cinématographiques contemporaines du Québec et de la France. Il a publié, entre autres, un volume intitulé *Horrible Mothers. Representations Across Francophone North America* (University of Nebraska Press, 2019). En 2019, Sa première nouvelle, « L'attente », est parue au sein de l'ouvrage collectif *Stalkeuses* (Québec Amérique). Toute ressemblance avec le narrateur de la présente nouvelle serait fortuite.

Léonore Brassard est doctorante en littérature comparée à l'Université de Montréal. Sa thèse porte sur l'échange prostitutionnel dans les littératures des xx^e et xxⁱ^e siècles. Dans ses recherches connexes, elle s'intéresse notamment aux enjeux littéraires queer et féministes. Elle est depuis avril 2019 rédactrice en chef de la revue de littérature comparée *Post-Scriptum*.

Jeannot Clair et **Clara Dupuis-Morency** travaillent ensemble depuis 2013, et tournent autour de l'épineuse question qui lie désir et littérature. Ils pratiquent l'art de la friction des pensées, et cultivent le malentendu nécessaire. Ils ont animé et réalisé pendant deux ans *Par inadvertance*, un podcast sur l'expérience intime des études de lettres. Tous les deux ont participé à la relance de la revue *Mœbius*, depuis 2016. Jeannot a été l'interlocuteur dans l'écriture, puis le directeur littéraire, du premier livre de Clara, *Mère d'invention* (Triptyque, 2018). En traduction, leurs plus récentes œuvres sont *Les Guerres lentes* de Benjamin Hertwig (Le lézard amoureux, 2019) pour elle et *For Today I Am a Boy* de Kim Fu (Héliotrope, 2020) pour lui.

Monique Deland a publié sept livres de poésie dont le plus récent, *J'ignore combien j'ai d'enfants*, a remporté le Grand Prix Québécois du Festival international de la poésie 2019. Ses livres précédents ont également été salués par plusieurs prix : Félix-Antoine-Savard 2010, Alain-Grandbois 2009, Québec-Amérique 1998, Émile-Nelligan 1995, Premier Prix de poésie du Cercle littéraire des Basses-Laurentides 1993, et Grand Prix de poésie Le Noroît 1993. Ils ont aussi été retenus comme finalistes au Grand prix du livre de Montréal 2015, au prix de la SOPEP 2012, au prix Louis-Guillaume 2012 (en France), au prix de la Bande à Mœbius 2010, et au prix de poésie Estuaire des Terrasses Saint-Sulpice 2010. Parallèlement à son travail d'écriture, Monique Deland s'adonne à l'art visuel (peinture et dessin) et publie des commentaires critiques de fond sur la poésie québécoise contemporaine – en ce moment dans la revue *Estuaire*. Elle a été élue membre de l'Académie des lettres du Québec en 2014.

Romancière, **Yara El-Ghadban** est autrice de trois romans aux éditions Mémoire d'encrier, *L'ombre de l'olivier* (2011), *Le parfum de Nour* (2015) et *Je suis Ariel Sharon* (2018). Elle reçoit, pour ce dernier, le Prix de la diversité du Festival Metropolis bleu en 2019. Toujours chez Mémoire d'encrier, Yara El-Ghadban est la traductrice de l'essai *Vivre la diversité* par Shakil Choudhury (2018). Elle a codirigé l'essai *Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?* (2014) et a contribué à plusieurs ouvrages collectifs. En 2017, elle est lauréate du prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada pour sa contribution à la vie littéraire au Canada. D'origine palestinienne, elle arrive, après un long parcours

de migration – Dubaï, Buenos Aires, Beyrouth, Sanaa, Londres –, à Montréal à l'âge de treize ans avec sa famille en 1989. Anthropologue et ethnomusicologue, Yara El-Ghadban s'engage également dans les luttes féministes et la sensibilisation contre le racisme et l'exclusion grâce au pouvoir des mots. Depuis 2017, elle est la présidente de l'Espace de la diversité, un organisme qui met en dialogue, par le biais du livre et de la littérature, les communautés de diverses cultures.

Virginie Fournier est autrice, poète et critique. Ses projets artistiques prennent la forme tantôt d'événements littéraires, tantôt de fanzines. Elle a publié des textes de création dans les revues *Boulette*, *Tristesse* et *Mœbius* ainsi que des critiques chez *Lettres québécoises*. Elle a aussi codirigé le numéro 130 de la revue *Voix et images*, consacré à Laure Conan. Libraire spécialisée en bande dessinée, elle est également jurée pour le prix Bédély et chroniqueuse à l'émission *Libraire de force* sur CIBL. Elle s'intéresse particulièrement à l'histoire littéraire des femmes, à l'édition indépendante et aux arts imprimés.

mathieu hachebé est né sous le signe astrologique celtique du petit chien-noyer. Il ne confond que très rarement les arbres et les participes passés. Le désordre le tient. Pour sa part, il tient bon.

Guylaine Massoutre écrit, enseigne et voyage. Les livres constituent l'essentiel de son environnement et, pour s'en défaire, elle se précipite dans les salles de danse. De cela, il ressort des articles et des livres. Elle a jadis plongé dans les manuscrits de Jules Romains, avant d'adopter ceux d'Hubert Aquin. Essayiste, elle a fréquenté les lieux de Yourcenar et de Joyce, récemment entendu la voix de la poète Susana Romano Sued et prêté la sienne à la chorégraphe Louise Bédard.

Christine Monot (Paris, 1960) vit et travaille à Paris. A publié des nouvelles dans les revues *Brèves*, *Borborygmes*, *La Passe* et *Mœbius* (n^{os} 142 et 147). A également publié des nouvelles (en espagnol) et collaboré à des traductions d'auteurs francophones (Camus, Henri Michaux, Malcolm de Chazal...) dans les revues *El Signo del Gorrión*, *Un Ángel más* et *Los Infolios*. Figure dans l'anthologie de poésie espagnole de Tomás Salvador González, *Todos de etiqueta* (coll. « Barrio de maravillas », 1986). A traduit de l'espagnol l'écrivain guatémaltèque Augusto Monterroso pour les (défuntes) éditions Passage du Nord-Ouest. Pense qu'elle n'arrêtera jamais d'écrire, ni complètement de fumer.

Nathanaël a écrit une trentaine de livres en anglais ou en français, publiés aux États-Unis, au Québec et en France, dont notamment *Hatred of Translation* (Nightboat Books, 2019), *La mort de ma sœur* (Dernier télégramme, 2018), *L'heure limicole* (Fidel Anthelm X, 2016) et *L'absence au lieu* (*Claude Cahun et le livre inouvert*) (Nota bene, 2007).

Diplômé du certificat en création littéraire de l'Université Laval, **Francis Paradis** a terminé une formation en danse contemporaine à l'École de danse de Québec. Il publie dans différentes revues (*Recréer la côte*, *Mœbius*, *Estuaire*) et vit à Québec.

Laurence Pelletier est née à Gaspé et vit entre Montréal et Paris. Elle est titulaire d'un doctorat en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches portent sur la nudité féminine et sur la pensée au féminin. Elle publie dans divers magazines et revues des textes de critique et de création.

Sanna est étudiante au baccalauréat en littératures de langue française à l'Université de Montréal. « Ma Jinsaniyya » est son deuxième texte paru dans la revue *Mœbius*. Elle a également publié dans les revues universitaires *L'Organe* et *L'Artichaut*. Elle va bientôt entamer une maîtrise en littérature et aimerait travailler sur la sexualité des femmes en littérature maghrébine.

Michaël Trahan est écrivain et professeur de littérature à l'Université Laval. Au Quartanier, il a publié *La raison des fleurs* (2017 – Prix littéraire du Gouverneur général, catégorie poésie) et *Nœud coulant* (2013 – prix Émile-Nelligan, Prix du Festival de la poésie de Montréal et prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec). Il est aussi l'auteur d'un essai sur la réception de Sade, *La postérité du scandale* (Nota bene, 2017), et d'une thèse de doctorat sur la lisibilité de la littérature dans le champ poétique français contemporain. Il est directeur littéraire de la revue *Estuaire*.

prochains numéros

N° 165

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien.

dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Olivia Tapiero
(appel de textes terminé)

N° 166

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

dirigé par Nicholas Dawson et Karine Rosso

Date de tombée : 13 juillet 2020

N° 167

une fourchette en équilibre dans tout ça

dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque

Date de tombée : 14 septembre 2020

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur ou de l'autrice ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par personne pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un même auteur ou d'une même autrice par année.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius
1463, boulevard Saint-Joseph Est
Montréal (Québec) H2J 1M6

Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

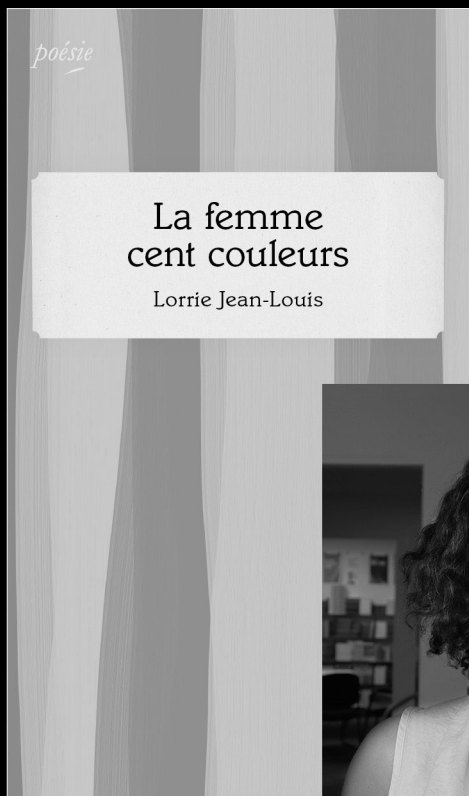
Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :



**Cent ou sans. Qu'importe. La mémoire appelle les origines,
mêlant temps, histoires, langues, races et couleurs.
La révolte gronde : « être une femme est un programme
à réviser constamment. »**



EN LIBRAIRIE LE 27 MAI

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$



États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom	
Adresse	
Ville	Code postal
Téléphone	
Courriel	
Je m'abonne pour	<input type="checkbox"/> 1 an/4 numéros <input type="checkbox"/> 2 ans/8 numéros
	<input type="checkbox"/> 3 ans/12 numéros à partir du n° _____
<input type="checkbox"/> Chèque	<input type="checkbox"/> Mandat postal
<input type="checkbox"/> 	<input type="checkbox"/> 
N°	exp. /
Signature	

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin

Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72

Courriel: info@xyzrevue.com

Site Internet: www.xyzrevue.com

SPIRALE
DONNE
À PENSER
SUR PAPIER
ET
SUR LE WEB!

magazine-spirale.com

SPIRALE

ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

No :Expiration : /

Signature :

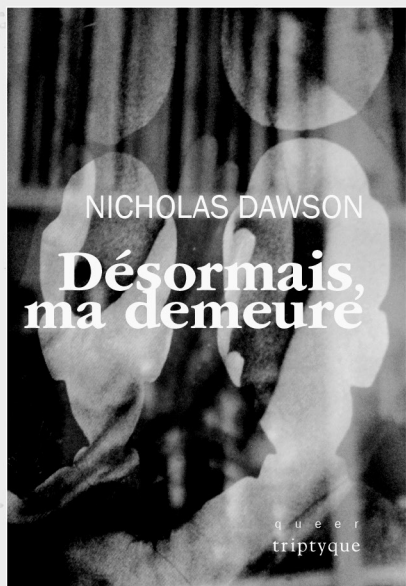
Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

triptyque



Voici un texte libre et libéré à propos de la dépression, dans lequel se contaminent magnifiquement la poésie en prose, l'essai littéraire, le récit de soi et la photographie. L'écriture de Nicholas Dawson transforme les mots et les images en outils de transmission puissants et pousse les genres littéraires et artistiques jusqu'à leurs ultimes retranchements.



Ce recueil dresse des listes sans hiérarchie, brosse le portrait d'un corps déformé par l'angoisse et dépeint les murs d'une maison inhabitable. De cendres en incendies, on avance à tâtons dans un univers hostile, peuplé de bruits et de gens sans visage. Le réel est un calcul de probabilités où s'empilent les états et les saisons. La dépression veille, mais le cœur, pourtant, s'obstine à battre encore, d'une cadence dérégulée.

François Godin

**Lignes
d'effondrement**

Le lézard
amoureux

Ce recueil s'intéresse à la notion de territoire. François Godin s'est penché sur ce que les grands espaces qu'il a visités au Chili ont ouvert comme territoire intérieur dans son esprit et dans son cœur. Un espace nouveau s'est aménagé en lui, ce pays l'a renvoyé à sa condition d'être humain, humble et minuscule devant le spectacle que la nature livre chaque jour.

Abandons

Danielle Fournier

t poésie

Retenir les images des lieux plutôt que les lieux. Vêtue de poussière, des gravats. Je rampe, la peau écorchée. Le vol des outardes en un V inversé, net et franc au-dessus du fleuve et des Amériques. Le vent cherche une trajectoire.

t poésie

**Le lézard
amoureux**

groupenotabene.com

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Karine Rosso

Responsable de la diffusion et des communications

Charlotte Moffet

Rédacteur en chef

Jeannot Clair

Comité de rédaction

Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Karine Rosso et Olivia Tapiero

Conseil d'administration

Guy Champagne, Jean-Benoit Cormier Landry, Marine Gurnade, Catherine Mavrikakis, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies

Éléonore Goldberg

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Hugues Skene

Révision linguistique

Julie Loncin

Correction d'épreuves

Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante quatrième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en juin 2020, pour le compte de la revue *Mœbius*.

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

Avec des textes de

Francis Paradis

Sanna

Pascale Bérubé

Laurence Pelletier

Loïc Bourdeau

Victor Bégin

Monique Deland

Christine Monot

Guylaine Massoutre

mathieu hachebé

Virginie Fournier

Léonore Brassard

Yara El-Ghadban est l'écrivaine en résidence

Michaël Trahan pense la création

Nathanaël a trouvé une Lettre vive

ISBN : 978-2-924781-25-8



9 782924 781258